

Sommaire de la revue du CEP N°73

Table des matières

Dinosaures... ou Dragons ? Dominique Tassot.....	2
SCIENCE ET TECHNIQUE.....	16
« Le modèle du Big bang est fragile » Un entretien avec Jean-Marc Bonnet- Bidaud Pierre Barthélémy.....	16
HISTOIRE.....	29
« La Croisade des Démocraties » pour une paix bolchévique (janvier 1943 - août 1944)	Frère Michel de la Trinité
Le « Serpent » de Bagrada Bruno Pancrazi	43
LES DESSOUS DE LA PRÉHISTOIRE	61
3. Lizou, le vaillant petit pionnier, ou l'origine des oiseaux	61
BIBLE	67
Le Psaume 2 : chef-d'œuvre éblouissant ! Jean-Marie Mathieu	67
REGARD SUR LA CRÉATION	87
L'ornithorynque : une facétie du Créateur Claude Eon.....	87
COURRIER DES LECTEURS	95

Dinosaures... ou Dragons ?

Dominique Tassot

Présentation : Lorsque les premiers fossiles d'ichtyosaures furent classés, on les appela « dragons de mer » et le terme « dinosaure » (*terrible saurien*, en grec) ne fut forgé qu'après. Or le mot « dragon » évoque inévitablement, chez presque tous les peuples, un animal légendaire contemporain de l'homme, tandis que les dinosaures sont réputés avoir disparu il y a 60 millions d'années, donc très longtemps avant l'apparition supposée de l'*homo sapiens*. Il est facile de résoudre ce dilemme. Dans les textes de l'Antiquité comme dans la Bible (le *Livre de Job*, en particulier), les dragons sont donnés pour des animaux réels dont la description détaillée rejoint ce que nous savons des dinosaures. Ainsi, non seulement l'homme a été contemporain des dinosaures, mais plusieurs d'entre eux ont survécu au Déluge et sont attestés jusqu'à une période avancée de l'histoire (peut-être même jusqu'à nos jours). L'idée même d'une « pré-histoire » serait donc à reconsidérer.

Le mot « dinosaure » fut proposé par sir Richard Owen en 1841 pour désigner les fossiles marins aux mâchoires redoutables qu'il avait acquis en 1834 et 1838 pour son musée d'histoire naturelle. En grec en effet, δεινός *deinos* signifie « terrible, qui inspire la crainte, puissant, extraordinaire ». Le mot était bien choisi car les sauriens communs comme le lézard sont des reptiles de petite taille, alors que les dinosaures peuvent être gigantesques : jusqu'à 20 m de long et 5 m à l'échine pour certains brontosaurus.

Mais les paléontologistes n'avaient pas attendu 1841 pour découvrir et classer les fossiles parfois complets d'ichtyosaures et de plésiosaures. Les spécimens entrés au musée en 1834 et 1838 avaient reçu le tampon « *sea-drag.* », manifestement une abréviation pour « dragon de mer » et, en 1840, Thomas Hawkins publiait *Le livre des grands dragons de mer*¹ illustré de 30 planches reproduisant des squelettes choisis dans sa collection personnelle déposée au British Museum.

Ainsi les dinosaures furent-ils tout d'abord appelés « dragons ». Un mot chasse l'autre, dira-t-on... Telle doit être la loi du genre dans la recherche scientifique, dans laquelle le progrès est presque constitutif de l'activité

¹ Thomas HAWKINS, *Book of the great Sea-Dragons, ichthyosauri and plesiosauri, gedolim tanimim of Moses, extinct monsters of the ancient earth*, Londres, William Pickering, 1840.

humaine. Mais le mot « dragon » n'était pas neutre : loin d'un simple repère taxonomique, il véhiculait une large palette de sens propres et figurés, d'évocations historiques, héraldiques et religieuses. Surtout, la présence universelle du dragon dans les civilisations humaines, du Pérou à la Chine, en passant par l'Égypte, la Babylonie et l'Inde, ne s'explique bien que si nos ancêtres avaient gardé le souvenir de ces êtres aujourd'hui légendaires. Dès la page de couverture, le livre de Thomas Hawkins sur les dragons de mer voulait s'inscrire dans cette perspective puisqu'on y lit, en sous-titre : « Ichtyosaures et plésiosaures, les *gedolim taninim* de Moïse, monstres disparus de l'antique terre ». Or, que sont ces *gedolim taninim* de *Genèse* 1, 21, que nos traductions rendent souvent par « les grands poissons » (en grec *ta kêtê ta mégala* « les grands cétagés ») ? Le dictionnaire d'hébreu biblique faisant référence² donne pour *tanin* (au pl. *taninim*) trois sens : « serpent, dragon, monstre marin ». Se présentent alors à l'esprit, avançant en cohorte serrée, d'innombrables évocations de dragons dont l'art et la littérature nous ont laissé les traces. Ainsi Homère évoquant ce dragon « au dos fauve » qui se tenait près de la fontaine d'Aulis ; ainsi le savant pythagoricien Apollonios de Tyane (mort en 97 A.D.) dont le récit de voyage en Inde comporte une page entière sur la chasse aux dragons. Il distingue les dragons de marais (au dos noir, lents, sans crête sur la tête, de 30 coudées de long) et les dragons du pied des montagnes (plus grands, dont la crête rouge croissait avec l'âge, au dos dentelé et d'une agilité foudroyante. Mais on parvenait à les attaquer lorsqu'ils venaient de se jeter sur un éléphant. Apollonios ajoute ce détail intéressant : « *Quant à la durée de vie de ces animaux, elle est difficile à déterminer, et si je répétais ce qu'on en dit, je ne serais pas cru* »³.

»⁴

² BROWN-DRIVER-BRIGGS, *A hebrew and english Lexicon of the Old Testament based on the Lexicon of W. Gesenius*, Oxford, Clarendon Press, (1906) scan 2008.

³ La longévité des grands animaux (éléphants, baleine, etc.) peut avoir été multipliée pour les très grands. On comprend alors pourquoi le dragon *Sirrush*, qui fut tué par Daniel à Babylone (*Dn* 14, 23-27), était adoré comme un dieu : il semblait immortel. De même pour les « dieux » de la mythologie grecque, qui ne sont que les premiers hommes post-diluviens, dont la longévité donnait l'impression qu'ils ne mourraient pas (cf. Cl. EON, « Athéna et Éden », in *Le Cep* n°29 et 30). Songeons qu'Abraham avait 50 ans à la mort de Sem (chez qui il avait été élevé, son père voulant l'éloigner de la cour de Babylone). On voit ici l'erreur de ceux qui font d'Abraham « l'inventeur » [sic] du monothéisme.

⁴ PHILOSTRATE, *Apollonios de Tyane. Sa vie ses voyages, ses prodiges*, trad. du grec par A. Chassang, Paris, Livres III, VI & VII.

La tentation d'assimiler les dragons antiques aux dinosaures est d'autant plus forte que la ressemblance générale est frappante. Qu'est-ce qu'un dragon, qu'il soit chinois ou égyptien ? C'est un gros animal couvert d'écailles, à long cou et longue queue. Surtout, les dragons sont décrits par les Anciens comme ils décriraient le lion, la chèvre ou l'aigle, sans ces effets de style qui feraient suspecter la fiction ou le récit fantastique. On le voit bien dans *Beowulf*, ce long poème scandinave mis par écrit vers l'an mil et qui narre la vie d'un roi du Danemark. Non seulement le héros principal est bien situé historiquement (il vécut de 495 à 583 et régna à partir de 533), mais 24 des personnages proches de Beowulf sont connus par d'autres sources et datés avec précision.



Fig. 1 : Sceau babylonien montrant un homme se saisissant d'un monstre par une prise semblable à celle dont Beowulf vainquit Grendel.

De plus, le style versifié et la sûreté de la tradition orale (le barde fautif sur un mot aurait été repris par les auditeurs) nous garantissent l'historicité du récit. Il y est question du monstre bipède Grendel, capable de dévorer les gardes postés la nuit contre lui.

Mais Beowulf parvint à tordre et déchirer son petit bras⁵, si bien que Grendel perdit son sang et mourut.⁶ Or il existe un bas-relief assyrien

⁵ Cf. Bill COOPER, « Les dinosaures dans les chroniques anglo-saxonnes », *Le Cep* n°21, novembre 2002, p. 32.

⁶ Sur les dinosaures dans les chroniques anglo-saxonnes, se reporter à l'article donné par B. COOPER dans *Le Cep* n° 20 et 21.

montrant un soldat opérant une prise semblable, et nous savons que plusieurs espèces de dinosaures correspondent à cette description (bipède, mâchoire énorme et petit membre antérieur).

Dans les châteaux construits par François I^{er}, figurent des centaines de « salamandres », animal héraldique du roi. On y retrouve de même l’emblème de son épouse Claude (le cygne navré), celui de son prédécesseur Louis XII (le porc-épic) et celui d’Anne de Bretagne (l’hermine), tous animaux bien réels et figurés de manière très réaliste.



Fig. 2 : Bas-relief du château de Blois (XVI^e siècle)⁷
Or l’animal représenté ici ne ressemble guère à une salamandre.



⁷ Vance NELSON, *Dire Dragons*, Red Deer (Alberta), Untold secrets of Planet Earth publishing company, 2011, p. 85.

Fig. 3 : Salamandre.

En revanche, l’emblème du roi présente de nombreux traits communs avec le platéosaure : long cou, écailles bien séparées, forts membres postérieurs et très longue queue, tandis que la petite salamandre ne présente aucune de ces caractéristiques.



Fig. 4 : Reconstitution d'un Plateosaurus⁸

On lira plus loin l’histoire du « serpent » tué par Regulus. Ce général de la 1^{ère} guerre punique perdit 40 hommes dans l’opération, mais envoya au Sénat romain la peau du monstre, longue de 120 pieds (soit 36 m), et les nombreux auteurs antiques qui rapportent la chose en parlent comme d’un fait historique bien connu⁹.

Il existe au temple khmer de Ta-Phrom, près d’Angkor, construit au XII^e siècle, un bas-relief figurant un stégosaure en train de pâturer.

⁸ *Id.*, p. 84. Cette similitude entre le Platéosaure et l’emblème de François I^{er} n’implique pas identité. Il peut avoir existé une autre espèce de dinosaure plus ressemblante encore. Mais l’animal que les artistes ont voulu représenter ne peut être la salamandre.

⁹ Saint JEAN DAMASCÈNE (c.676-749), dans son essai *Sur les dragons et les esprits*, cite, au sujet de Regulus, l’historien romain DION CASSIUS (c. 150-235) qui, dans son *Histoire de l’Empire romain*, précise que l’épaisseur du monstre était à proportion de sa longueur.



Fig. 5 : Bas-relief du XII^e siècle au temple de Ta Prohm (Cambodge) figurant un stégosaure.

On notera les plaques dorsales caractéristiques qui débordent sur la queue, trait surprenant mais bien conforme au squelette du stégosaure.

Nombreux sont les saints dits “sauroctones” (en grec : “tueurs de dragons”), célèbres pour avoir tué, domestiqué ou chassé un dragon : saint Georges, sainte Marthe, saint Armel, etc. Même si le terrible dragon peut à l’occasion personnifier le mal (*Is* 30, 6 ; *Ez* 29, 3), ces exploits au service des populations sont présentés comme des faits réels datés et localisés, entraînant la conversion des habitants au christianisme.

À Barcelone, dans la chapelle du Palais, se trouve une magnifique nappe d’autel réalisée en 1600 par Antoni Sadurní et représentant saint Georges affrontant un dragon. On distingue au sol, tout autour du dragon, les ossements de ses victimes. La taille de l’animal est donnée par comparaison avec le cheval. Or il existe un dinosaure très similaire à ce dragon en taille et en forme, en particulier avec ses dents acérées : le nothosaure.

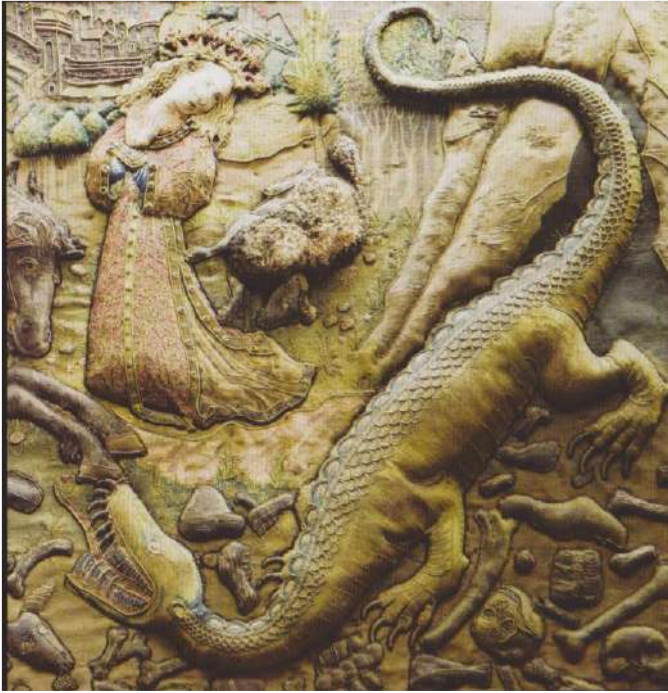


Fig. 7 : Dragon que saint Georges s'apprête à transpercer (Barcelone, Palau de la Generalitat, broderie par A. Sadurní, 1600).



Fig. 8 : Reconstitution d'un *Nothosaurus*¹⁰. Outre la similitude des proportions, on notera les dents longues et fines.

Note méthodologique : une fois un animal fossile reconstitué en 3 dimensions à partir du squelette, les logiciels actuels permettent de modifier à volonté la position des membres, de la tête et de la queue. De là ces images de synthèse étonnantes de réalisme dont le cinéma s'est emparé. Dans le cas présent, comme pour le *Platéosaure*, l'animal prend une posture analogue à celle de l'œuvre ancienne à laquelle on le compare. Il est à noter que les artistes 3D qui ont opéré ces reconstitutions n'avaient pas connaissance du tableau moderne ; on ne leur avait donné qu'une esquisse de la posture dans laquelle ils devaient représenter le dinosaure. De la sorte, les ressemblances ne peuvent pas avoir été intentionnelles.

La Bible elle-même comporte plusieurs passages significatifs. Dans le *Livre de Job* sont décrits de nombreux animaux. Un passage évoque irrésistiblement un dinosaure :

¹⁰ NELSON, *op. cit.*, p.103.

« Vois Béhémot, que j'ai créé comme toi.
 Il se nourrit d'herbe, comme le bœuf.
 Vois donc, sa force est dans ses reins,
 et sa vigueur dans les muscles de ses flancs !
 Il dresse sa queue comme un cèdre ;
 Les nerfs de ses cuisses s'entrelacent.
 Ses os sont des tubes d'airain,
 Ses côtes sont des barres de fer.
C'est le chef-d'œuvre de Dieu ;
 [...]. Il se couche sous les lotus
 dans le secret des roseaux et des marécages.
 [...]. Que le fleuve déborde, il ne craint pas ;
 il serait calme si le Jourdain montait à sa gueule.
 Est-ce en face qu'on pourra le saisir,
 et avec des pieux lui percer les narines ? » (*Jb* 40, 15-24).

Un autre passage évoque un plésiosaure :

« Pourras-tu enlever Léviathan à l'hameçon,
 Et avec une corde lui lier la langue ?
 Cribleras-tu sa peau de dards,
 Le harponneras-tu à la tête comme un poisson ?
 Essaie de mettre la main sur lui :
 Au souvenir de la lutte, tu ne recommenceras plus !
 [...]. Qui donc l'a affronté sans en pâtir ?
 Personne, sous tous les cieux !
 Je parlerai aussi de ses membres,
 Je dirai sa force incomparable.
 Qui a découvert par devant sa tunique,
 Pénétré dans sa double cuirasse ?
 [...]. Superbes sont les lignes de ses écailles,
 Comme des sceaux étroitement serrés.
 Chacune touche à sa voisine ;
 un souffle ne passerait pas entre elles.
 [...]. De sa gueule jaillissent des torches,
 Il s'en échappe des étincelles de feu.
 [...]. Dans son cou réside la force,

Devant lui bondit l'épouvante.
 Quand il se dresse, les flots prennent peur
 Et les vagues de la mer se retirent.
 [...]. L'épée l'atteint sans se fixer,
 De même lance, javeline ou dard.
 Il tient le fer pour de la paille,
 L'airain comme un bois vermoulu.
 Les traits de l'arc ne le font pas fuir,
 Il reçoit comme un fétu les pierres de la fronde,
 Comme un brin de chaume la massue,
 Il se rit du javelot qui vibre.
 [...]. Il change la mer en brûle-parfum,
 Laisant après lui un sillage de lumière,
 On dirait que l'abîme a des cheveux blancs.
Il n'a pas son égal sur la Terre,
 Il a été créé pour ne rien craindre.
 Il regarde en face tout ce qui est élevé ;
 C'est le roi des plus fiers animaux » (*Jb* 40, 25-31 – 41, 1-26).

Depuis un siècle, les exégètes hésitent entre deux mauvaises lectures. Certains, s'attachant au sens littéral, veulent y voir l'hippopotame et le crocodile (ainsi M. Vigouroux va jusqu'à expliquer que le Jourdain – où l'hippopotame est inconnu – désignerait ici le Nil¹¹ !); d'autres, optant pour un sens figuratif, veulent y voir « le type des puissances hostiles à Dieu¹² ».

Or, l'amoncellement de détails pratiques montre qu'il s'agit d'une description d'animaux réels, mais bien plus grands et redoutables que l'hippopotame ou le crocodile. Par ailleurs, Dieu, qui prend la parole dans ces passages, nous montre, dans béhémoth et dans léviathan, non pas des bêtes mauvaises, mais tout au contraire des chefs-d'œuvre de Sa création.

N'est-il pas plus simple et plus rigoureux (puisque le genre littéraire est ici descriptif) d'admettre que Job eut l'occasion de contempler en personne ces animaux prodigieux ou de les connaître en détail par une tradition précise.

On lit dans Isaïe la mention d'un ptérosaure :

¹¹ VIGOUROUX Fulcran, pss, *La Sainte Bible polyglotte*, Paris, A. Roger & F. Chernoviz, 1902, t. III, p. 815, note sur *Jb* 40, 18.

¹² *La Bible de Jérusalem*, Paris, Cerf, 1988, p. 704, note g.

« *Oracle sur les bêtes du Néguev: Au pays de la détresse, de l'angoisse et de l'aridité, de la lionne et du lion, de la vipère et du Dragon volant* » (30, 6).

Ici encore, le Livre inspiré nous présente ces êtres comme des animaux bien réels, localisés, certes remarquables, sortant peut-être de l'ordinaire ; mais rien dans le style du texte ne suggère une affabulation.

Or, si les dragons sont des dinosaures, il s'ensuit que l'homme et le dinosaure ont été contemporains¹³ : le héros ne peut vaincre un monstre que si tous deux ont vécu au même moment ! Pourtant, selon la doctrine enseignée, les dinosaures ont disparu il y a 60 millions d'années et l'homme serait apparu il y a 3 ou 4 millions d'années au plus.

La contemporanéité de l'homme avec les dinosaures se présente ainsi comme un « fait polémique » majeur (au sens de Bachelard) : ce fait qui oblige à réviser une théorie scientifique. C'est si vrai que la première réaction consiste souvent à récuser le fait.

On l'avait vu en 1924, lorsque l'expédition Dohenny, sur l'art rupestre, découvrit dans le canyon d'Havasupai, en Arizona, un pétroglyphe représentant un dinosaure. Alerté, le spécialiste américain des dinosaures ne jugera pas utile de se déplacer et répondit :

« *Ce n'est pas un dinosaure ; c'est impossible car nous savons que les dinosaures ont disparu 12 millions d'années avant l'apparition de l'homme*¹⁴. »

On l'a vu encore en 1980 avec le moulinet de la rivière Tellico, un banal moulinet de pêche (dont le brevet fut déposé par William Shakespeare Jr en 1897), mais inclus dans un rocher, une phyllithe, daté de 300 millions d'années. La réaction du directeur du Département de Géologie à l'université du Tennessee, le Dr Habte Churnet, consista à dire : « *Je suis le patron du Département et je dis que ceci n'existe pas. C'est une création de notre imagination*¹⁵. »

¹³ Certains considèrent qu'ils le sont toujours. De là une « crypto-zoologie » concernant notamment le mokélé-mbembé qui vivrait encore dans les zones marécageuses impraticables des grands lacs africains (cf. W. GIBBONS, « À la recherche du dinosaure du Congo », in *Le Cep* n° 22, p. 43 sq.).

¹⁴ NELSON, *op. cit.*, p. 7. Ndlr. On notera au passage que le temps écoulé depuis la disparition des dinosaures a été multiplié par 5 entre 1924 et 1980.

¹⁵ Cf. Thomas TARPLEY & al., « Le moulinet de la rivière Tellico », *Le Cep* n° 60, p. 16-20.



Fig. 6 : Moulinet de pêche enchâssé dans un rocher de la rivière Tellico (Tennessee), rocher dont la formation remonterait à 300 millions d'années. Cherchez l'erreur !

On le voit aujourd'hui encore avec la découverte de tissus mous dans certains fossiles : collagène, globules sanguins et bio-apatite dans les os de dinosaures¹⁶, encre pouvant être remise en solution dans un fossile de seiche, fragments d'ADN analysables, etc.

Certains chercheurs, comme Mary Schweitzer, résolvent le dilemme en s'extasiant devant l'état de conservation de si vieux fossiles... Mais quand on sait la difficulté rencontrée pour analyser l'ADN de momies égyptiennes, pourtant préservées dans un milieu bien sec et depuis quelques milliers d'années seulement, comment croire que ces « fossiles » qui comportent des parties organiques – donc non fossilisées, la fossilisation étant la transformation tissus organiques en un minéral – sont demeurés presque inchangés dans les terrains sédimentaires durant des millions d'années ? Ne faudrait-il pas plutôt revoir les méthodes de datation, qu'il s'agisse de stratigraphie ou de physico-chimie ?

Quand une lave prélevée sur le dôme du volcan au Mont Saint Helens (dans l'État de Washington) est datée par le Potassium-Argon, au choix, de

¹⁶ Cf. Claude EON, « Quel âge donner aux os de dinosaures ? », *Le Cep* n°63, p. 7-29.

350 000 ans (roche totale), 900 000 ans (pour l'amphibole) ou de 2,8 millions d'années (pour le feldspath), alors que l'éruption est de mai 1980, faut-il contester la radio-datation ou nier le témoignage de milliers de témoins qui ont vécu et filmé une explosion annoncée par les vulcanologues plusieurs semaines à l'avance ?

Notre connaissance du passé repose sur deux grandes sources : les monuments (*monumenta*) et les documents (*documenta*). Les monuments sont les objets matériels : tessons de poterie, bâtisses de pierre ou de bois, roches fossilifères, etc. Ils ont le mérite de constituer autant de faits objectifs, indiscutables. Encore faut-il les interpréter ! Les documents sont des messages qui informent celui qui sait les lire : manuscrits, stèles, récits, etc. Il faut associer les deux pour reconstituer le passé et connaître le vrai sens des « monuments ».

La « pré-histoire » se présente à nous comme une interprétation de monuments sans l'aide de documents. Ses reconstitutions ne peuvent être qu'hypothétiques, fragiles et contestables.



Fig. 4 : Les faits... et l'interprétation des faits.

Il existe pourtant un document décrivant depuis ses débuts l'histoire de l'humanité et même l'histoire de la Terre. À le prendre en compte, il n'y a donc pas de « pré-histoire » *stricto sensu*, d'événements antérieurs à l'histoire des hommes. On parlait jadis d'animaux « antédiluviens » et non

d'animaux « préhistoriques ». En lisant ce document très particulier, on n'a en effet aucune difficulté à identifier dinosaures et dragons ; mais il faut alors renoncer à la « vision scientifique du monde » – il faudrait dire « vision prétendument scientifique du monde » – et aux reconstitutions fantasmagoriques qui ont été données des temps anciens. Serait-ce vraiment un sacrifice ? N'est-ce pas plutôt une libération ? Ne serait-ce pas, même, le premier pas sur le chemin de multiples libérations, notamment par une connaissance vraie de ce que représente l'homme et de sa place dans l'univers : nous savons que la vérité libère (*Jn 8, 32*)...

« *Qu'est-ce que l'homme, pour que Tu te souviennes de lui ?* » s'étonnait le psalmiste. Car les dragons ont bel et bien disparu, tandis que l'homme, lui, s'est répandu sur la terre entière, la « dominant » selon le commandement donné à Adam : « Croissez et multipliez ! Emplissez la terre et soumettez-la !... » (*Gn 1, 28*).

Aujourd'hui, nous pouvons constater que ces mots de la *Genèse* décrivent avec exactitude la situation de l'humanité, avec les risques qui en découlent.

Le moment n'est-il donc pas venu de tourner la page de cette pseudo « pré-histoire » et de revenir à la sagesse de la vision biblique du monde ?

*

*

*

À bien noter dès à présent sur vos agendas :

Journée du CEP à Paris
le samedi 16 avril 2016

Programme et inscriptions avec le prochain numéro

SCIENCE ET TECHNIQUE

*« Les rationalistes fuient le mystère
pour se précipiter dans l'incohérence. »*
(Bossuet)

« Le modèle du Big bang est fragile »¹ Un entretien avec Jean-Marc Bonnet-Bidaud² Pierre Barthélémy

Présentation : *Le Big bang* joue un rôle considérable dans la vision du monde de nos contemporains. On sait que Pie XII avait cru y voir une confirmation du « *fiat lux* » divin, jusqu'à ce que l'abbé Lemaître, l'inventeur de cette théorie

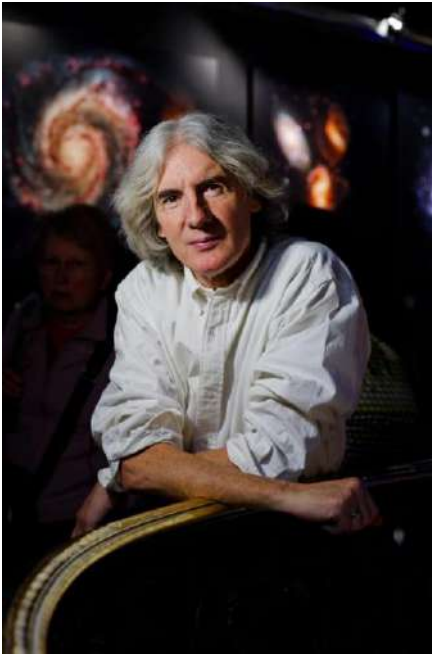
¹ *Le Monde.fr*, art. de Pierre BARTHÉLEMY, intitulé « Passeur de science », en son Blogue du 14 mai 2012.

² **Jean-Marc Bonnet-Bidaud** (né en 1950) est un astrophysicien français au Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives (CEA). Il est aussi consultant scientifique pour le magazine *Ciel & Espace*. Ses recherches portent sur les derniers stades de la vie des étoiles et l'étude des astres denses de l'Univers. Il a publié de nombreux articles sur l'histoire de l'Univers et les grands problèmes de la cosmologie moderne, et mène actuellement des travaux sur les racines de l'astronomie ancienne en Afrique et en Chine. Il est responsable de la Communication pour l'Astrophysique au CEA et administrateur de l'Association française d'astronomie.

initialement dite de « l'atome primitif », vînt le détromper en le suppliant de « ne pas faire de concordisme ». Mais, s'agissant d'une théorie scientifique, peu de gens, dans le grand public, sont capables de faire la différence entre un « modèle » hypothétique (qui requiert des confirmations) et un « fait » (constaté). On sait que les modèles alternatifs au *Big bang* reçoivent peu de crédits de recherche et presque aucun écho dans les médias. D'où l'intérêt de cet article publié par *Le Monde*, que nous reproduisons tel quel, sans commentaire. Dans la mesure où l'univers tel que la science l'étudie n'a été complet qu'au 7^e Jour de la création (*Gn 2, 2*), on peut toutefois s'interroger sur la prétention des astrophysiciens à vouloir reconstituer l'origine du cosmos (œuvre des 6 Jours) à l'aide des lois qui en décrivent le fonctionnement actuel.

Jean-Marc Bonnet-Bidaud est astrophysicien au Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives (CEA), spécialiste de l'astronomie des hautes énergies et des étoiles en fin de vie.

Avec l'historien et philosophe des sciences Thomas Lepeltier, il a codirigé la publication de l'ouvrage collectif *Un autre cosmos ?* qui vient de paraître dans la collection « Philosophie des sciences » de l'éditeur Vuibert (150 p., 19 €).



L'idée centrale du livre est d'inciter les chercheurs à se pencher sur des modèles cosmologiques alternatifs à celui du *Big bang*. Celui-ci suppose notamment l'existence d'une matière et d'une énergie dites noires, qui composent à elles seules plus de 95 % du contenu de l'Univers, et dont la nature reste inconnue à ce jour. La matière ordinaire dont sont faites les étoiles, les planètes et ce qui se trouve à leur surface ne compte en effet, selon ce modèle, que pour moins de 5 % du total

Question. Une étude à paraître dans *The Astrophysical Journal* signale, à partir de l'étude du mouvement de plus de 400 étoiles proches de nous, l'absence curieuse de la matière noire dans l'environnement immédiat du Soleil.

Si d'autres travaux le confirment, cela pourrait poser un problème au modèle qui décrit notre Univers et son histoire. De manière plus générale, ce modèle standard de la cosmologie comprend 95 % d'inconnues. Est-ce que cela ne fait pas beaucoup ?

– Cela me paraît vraiment beaucoup pour dire, comme l'affirment certains, que nous avons pratiquement tout résolu et que la cosmologie est devenue désormais une science de précision. Pour le physicien que je suis, ces inconnues fragilisent le modèle que l'on a de l'Univers. C'est la raison pour laquelle nous voulons, par ce livre collectif, essayer d'ouvrir d'autres horizons.

Quels sont les grands problèmes auxquels se heurte selon vous ce modèle cosmologique ?

– Énormément de questions se posent et nous avons sélectionné six aspects différents, pour lesquels le débat scientifique devrait être ouvert mais ne l'est pas. Le modèle du *Big bang*, qui nous explique comment l'Univers s'est construit et a évolué, est basé sur des hypothèses très strictes et très restrictives. Nous avons essayé d'avoir une vision plus large en analysant ces hypothèses et en expliquant qu'il pouvait y avoir d'autres façons que celle du modèle standard d'aborder ces six grands domaines. Il y a tout d'abord la géométrie du cosmos et l'outil que l'on utilise pour y mesurer les distances. Un changement même mineur de

cette mesure change totalement l'évolution de l'Univers. Le deuxième aspect, c'est la fameuse question de l'expansion de l'Univers : nous observons un décalage vers le rouge de la lumière d'objets lointains et nous en déduisons que l'Univers se dilate. Mais cette interprétation n'est qu'une des hypothèses possibles et l'on n'a pas forcément besoin d'avoir un Univers en expansion pour obtenir ce décalage vers le rouge de la lumière. C'est important, car il s'agit là de la base même du modèle du *Big bang*. Le troisième point est la formation des éléments légers dans l'Univers, qui a longtemps été présentée comme une preuve absolue du *Big bang*. En réalité, pour être cohérent, il faudrait maintenant revenir sur ces calculs pour y intégrer par exemple le rôle possible de la matière noire.

Le quatrième aspect est un élément essentiel à l'heure actuelle de la cosmologie moderne : le fameux rayonnement fossile. C'est cette lumière diffuse, observée dans le domaine des micro-ondes, qui baigne tout l'Univers. Après sa découverte en 1965, elle a servi à la renaissance du modèle du *Big bang*, qui la considère comme la trace refroidie d'un Univers autrefois dense et chaud. Cette interprétation est certes plausible mais elle reste seulement une hypothèse, car aucune mesure physique ne peut actuellement confirmer de façon indiscutable qu'il s'agit du rayonnement du fond de l'Univers et ce rayonnement pourrait aussi bien être produit plus localement par d'autres processus physiques.

Il y a également la question de ces mystérieuses matières et énergie noires...

– Thomas Buchert, qui enseigne la cosmologie à l'université de Lyon et qui a écrit un chapitre à ce sujet dans le livre, se dit, comme tout physicien, qu'il est très ennuyé de décrire un Univers avec des inconnues. Il s'est donc intéressé aux hypothèses de base de la cosmologie. On a été amené, pour pouvoir résoudre les équations de la relativité qui concernent l'évolution de l'Univers, à adopter les hypothèses très simples – trop probablement par rapport à la complexité naturelle – d'un cosmos homogène et isotrope, c'est-à-dire identique dans toutes les directions.

En introduisant de petites modifications dans l'homogénéité de l'Univers, Thomas Buchert et d'autres chercheurs sont capables de montrer que l'on peut se passer de matière et d'énergie noires ! Il reste encore à rendre compte de toutes les observations, mais c'est une des avancées récentes de la cosmologie qui n'est guère mise en avant, alors même qu'elle n'invente pas de processus ou de composantes qui ne soient pas observables et qu'elle modifie seulement des hypothèses de départ probablement trop simplistes.

La dernière pierre d'achoppement que votre livre évoque est la question de l'inflation.

– Pour que le modèle du *Big bang* marche, en plus de lui rajouter de la matière et de l'énergie noires, il faut aussi que, dans les temps très proches du début de l'expansion, l'Univers ait connu une accélération phénoménale (une dilatation d'un facteur 10^{50} en une fraction de seconde), qui aurait permis d'uniformiser sa densité et sa température. Or, on ignore quel processus physique a pu l'engendrer, car il faut injecter une énergie incroyable pour accomplir cette inflation.

Là aussi, d'autres visions sont possibles qui s'en dispensent, et notamment un modèle cyclique de contractions-dilatations de l'Univers. Il faut cependant bien avouer que tous ces modèles restent très spéculatifs. Plus largement, nous voulions mettre le doigt sur le fait que nous n'avons sans doute pas de théorie correcte de la gravitation. Même chose pour la théorie de la matière : le modèle standard de la physique des particules doit lui aussi être amélioré. On est donc condamné à un pari sur l'avenir. Tous ces bémols devraient conduire les cosmologistes à être plus prudents et modestes...

En réclamant un réexamen sans tabou de notre façon de voir le cosmos, cet ouvrage de philosophie des sciences a un côté iconoclaste. Avez-vous rencontré des difficultés pour le réaliser ?

– Nous tenions à avoir l'avis de chercheurs respectés qui travaillaient dans le cadre du *Big bang*, en leur demandant de se faire l'avocat du diable dans leurs domaines. Nous voulions aussi

travailler de préférence avec des auteurs français. Mais l'un d'eux a trouvé intolérable que des scientifiques puissent contester le *Big bang* et il a fait campagne auprès de certains autres, qui ont ensuite poliment décliné notre offre... Malgré ces difficultés, le cahier des charges est respecté. Mais, en tant que scientifique, je ne comprends pas qu'un tel débat puisse poser des problèmes ni qu'on veuille faire obstacle à tout ce qui peut scientifiquement alimenter une vision critique du discours dominant. En lisant l'article dont vous faisiez état au début de notre discussion, [sur l'absence surprenante de matière noire dans le disque de notre galaxie](#), j'ai relevé une phrase amusante :

« Nous avons le sentiment que toute tentative d'interprétation ou d'explication de nos résultats qui irait au-delà de celle présentée dans cet article serait hautement spéculative à ce stade. » Comme si les auteurs, effrayés eux-mêmes de ne pas avoir trouvé ce qu'il « fallait » trouver, disaient « Surtout n'utilisez pas nos résultats ! ». Il y a comme une pression pour diminuer l'impact des résultats discordants alors que normalement, dans la science, c'est le contraire qu'il faut faire.

Dans ce livre, vous « remerciez » les astrophysiciens et les cosmologistes qui vous ont traités par le mépris... En caricaturant, on a l'impression qu'il faut accepter le modèle dominant pour avoir le droit de faire de la cosmologie et d'entrer dans la caste. Qu'est-ce que cela nous dit sur le fonctionnement de la recherche ?

– Cela nous dit quelque chose de pas très amusant. Il y a de nombreux cas dans l'histoire qui montrent que, quand on s'accroche à une description, quand les pensées se figent et deviennent très peu perméables aux critiques, la science perd dix, vingt ans, voire des siècles. J'aimerais bien que la science bouge, que les débats s'instaurent, que les connaissances progressent, mais j'ai le sentiment personnel que cet aspect frigorifié ralentit l'avancée de la recherche. C'est peut-être lié à son économie : pour proposer un projet, il faut pratiquement que vous soyez sûr du résultat que vous allez trouver. Or ce n'est pas la démarche naturelle de la science : on devrait explorer et faire autant d'expériences pour invalider les concepts que pour les valider.

Dans ce livre, nous voulions souligner à quel point notre conception de l'Univers est fragile. Le modèle du *Big bang* nous sert de colonne vertébrale et je n'ai rien contre. Cette façon de penser l'Univers dans sa globalité et son évolution était un bon excitateur de neurones au départ. Mais cela fait sans doute vingt ou trente ans qu'on aurait dû s'apercevoir qu'on est sur une forme de fausse piste. Quand cela ne marche pas, il faut regarder ailleurs mais trop peu d'efforts sont faits dans cette direction. On ne veut pas trop aller dans l'inconnu et il faudra sans doute des découvertes fortuites très fortes pour faire basculer les choses.

Je serais un jeune chercheur, je serais moyennement enthousiaste à l'idée de me lancer dans la cosmologie puisqu'on nous dit que tout est trouvé. Cela me fait penser à lord Kelvin qui prétendait, à la fin du XIX^e siècle qu'il n'y avait plus rien à découvrir en physique et qu'on allait seulement raffiner des décimales. C'était juste quelques années avant l'arrivée de la relativité et de la mécanique quantique...

Mettre en formules n'est pas comprendre

Michel Lesty

Présentation : Il arrive qu'un « courrier des lecteurs », par sa teneur et sa longueur, puisse se transformer en article. C'est ici le cas, avec cette réflexion sur les limites de la physique telle qu'Isaac Newton nous l'a léguée. La « force » y devient une inconnue mathématique dont la grandeur est régie par une formule. Cette quantification a, certes, permis des développements techniques importants, mais on peut s'interroger sur ce qu'on a vraiment « compris » en appliquant cette méthode. En revanche, les intuitions physiques de René Descartes sont toujours d'actualité.

Dans le numéro 63 du *Cep*, l'article « Le réductionnisme, voilà l'ennemi ! » m'a intéressé, et m'inspire quelques réflexions. Il y est écrit : « *Une filiation intellectuelle existe bien depuis le mécanisme cartésien réduisant l'être à l'étendue, jusqu'à L'Homme machine [1747] de La Mettrie, puis aux modernes robots qui se substituent à nous dans des tâches de moins en moins serviles.* »

Il est exact que la filiation existe de Descartes à La Mettrie, comme une filiation existe entre les paroles de Jésus et celles des Témoins de Jéhovah. Mais ces personnes ont puisé aussi à d'autres sources, y compris dans leur propre fonds. Faut-il imputer aux pères toutes les fautes de leurs enfants ? N'est-ce pas nier la liberté de chacun ? Il y a « des idées chrétiennes devenues folles », disait Chesterton ; n'y a-t-il pas aussi des idées cartésiennes devenues folles ?

Descartes, dans ses *Méditations*, doutant d'abord de tout, **y compris de l'étendue**, constate qu'il ne peut douter de son doute, donc de sa pensée, qu'il voit manifestement n'être pas de l'étendue. Comment affirmer qu'il « réduit l'être à l'étendue » ?

Dans le contexte où vous l'écrivez, l'expression « mécanisme cartésien » pourrait sembler jeter un discrédit et sur le mécanisme et sur Descartes. Il est vrai que Descartes a écrit un petit traité sur la mécanique, dans lequel la poulie, le plan incliné, le coin, la roue ou le tour, la vis et le levier sont expliqués d'une façon limpide au moyen d'un « *seul principe qui est que la même force qui peut lever un poids, par exemple, de cent livres à la hauteur de deux pieds, en peut aussi lever un de 200 livres à la hauteur d'un pied...* ». Mais ces engins sont utilisés depuis la haute antiquité par les maçons, marins et charpentiers, en passant sans doute par saint Joseph. J'avoue pour ma part que cette façon d'expliquer m'a parue plus convaincante que celle qui me fut enseignée jadis par mes professeurs de physique.

Le mécanisme de Descartes diffère de celui de Démocrite et de Lucrèce en ce que ces derniers croyaient en l'existence d'un composant ultime de la matière, l'« atome », ce que nie Descartes, pour qui toute particule peut être décomposée en d'autres particules. Les expériences ultérieures n'ont fait, jusqu'ici, que confirmer ce fait.

À vrai dire, la physique moderne n'est pas fondée sur le « mécanisme cartésien », mais sur « le dynamisme newtonien ». Est-ce un progrès ? Il est permis d'en douter. Au temps de

Descartes, le mot « force » n'avait pas le sens précis qu'il a aujourd'hui. Dans le passage cité plus haut, Descartes l'emploie en un sens que nous nommerions aujourd'hui « travail » ou « énergie ». Mais Newton définit la « *Force* » comme le produit de la masse par l'accélération. Il s'agit d'une définition, non d'une réalité physique. Car la réalité physique, c'est la masse ou « quantité de matière » ou « étendue », d'une part ; et d'autre part la variation de mouvement. Mais le produit des deux n'est qu'une abstraction commode.

L'écoulement de l'air dévié par la voile transmet au bateau une partie de son mouvement, en tous points de la voile. Mais la « force » censée s'exercer sur le centre vélique n'est qu'une abstraction, commode pour le calcul, qui mélange une multitude d'actions différentes et détourne l'attention du réel.

Or Newton, pour expliquer la pesanteur, va se servir de sa définition de la force pour renforcer l'idée « *d'attraction à distance* ». Bien qu'il s'en excuse, il s'oppose en cela à Descartes qui pensait, et c'est confirmé aujourd'hui, que la pesanteur est une action locale (le champ de gravitation), de même que Faraday a montré que le magnétisme est une action locale (le champ électromagnétique). Mais la notion de force, comprise comme une réalité, et non comme une formule commode, va polluer la compréhension physique, au point que nos modernes physiciens ne savent plus très bien s'il faut parler de forces ou de particules. Certains, et non des moindres, en sont venus à décréter que le bon sens n'a plus sa place en physique. Ne faisant plus la différence entre réalité et abstraction, comment s'étonner que la théorie physique piétine depuis un siècle. La fameuse « théorie des cordes », véritable « usine à gaz », introduit une « dimension » mathématique nouvelle chaque fois que la réalité se rebiffe ! Lorsque les formules sont utilisées machinalement, l'explication est manquée. « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » disait Rabelais.

Quel est le but de la science sinon d'expliquer le réel ? À cet égard, il est instructif de comparer la démarche de Descartes, dans ses *Principes*, avec celle de Newton dans ses *Principia*.

Descartes avait intitulé son ouvrage : *Les Principes de la Philosophie* ; Newton intitule le sien : *Les Principes mathématiques de la Philosophie naturelle*.

Dans sa préface aux *Principes*, Descartes ajoute « un mot d'avis touchant la façon de lire ce livre, qui est que je voudrais qu'on le parcourût d'abord tout entier ainsi qu'un roman [...] ; je voudrais assurer ceux qui se défient trop de leurs forces qu'il n'y a aucune chose en mes écrits qu'ils ne puissent entièrement entendre s'ils prennent la peine de les examiner ; et néanmoins aussi avertir les autres que même les plus excellents esprits auront besoin de beaucoup de temps et d'attention pour remarquer toutes les choses que j'ai eu dessein d'y comprendre ».

Il faut souligner le tour de force, pour un mathématicien tel que Descartes, de composer un ouvrage de physique sans la moindre formule mathématique ; car la formule endort la conscience, interdit toute explication et déresponsabilise la pensée.

À l'inverse, Newton, dans une recension anonyme de son propre ouvrage, écrit : « Mr. Newton [...] démontra synthétiquement les propositions que le système du ciel pouvait être fondé sur de la bonne géométrie. Et cela rend difficile aux hommes malhabiles de voir l'analyse au moyen de laquelle ces propositions sont inventées. » (*Philosophical transactions*, 29 (1714-1716), 206)

Délibérément, Newton choisit l'obscurité : rédigés à la hâte, en 18 mois, sans table des matières, les *Principia*, sont une suite indigeste de scholies, de lemmes et de théorèmes, laborieux et difficiles. Des professeurs de Cambridge à qui Newton offrit son ouvrage « dirent qu'il leur faudrait étudier durant sept années avant d'y comprendre quelque chose ». (*Manuscrit de Newton*, collection Keynes MS 135).

En 1609, Kepler démontra que les planètes se déplaçaient autour du Soleil sur des orbites elliptiques. Le savant français

Boulliau fut l'un des premiers à accepter cette idée. Reprenant une autre idée émise puis rejetée par Kepler, il suggéra que l'action exercée par la Terre sur les objets varie en fonction du carré inverse de la distance qui les sépare de la Terre, et le publia dans *Astronomia philolaica* (1645). Quoi qu'il en soit, le plus difficile restait de démontrer l'accord mathématique entre les lois de Kepler et cette action inverse du carré, et c'est ce que fit Newton. Cependant, rien ne l'obligeait de parler d'action à distance, ce qui d'ailleurs choqua Huygens et Leibniz.

Fût-elle géniale, une science abstruse bloque les progrès ultérieurs. Bien plus, elle ne permet pas de s'extasier et de rendre grâce à Dieu. Newton avait refermé la porte entrouverte par Descartes. « *Malheur à vous légistes qui avez enlevé la clé de la science !* » (*Lc* 11, 52). La notion d'action à distance séduit les purs matérialistes qui dénie toute existence à l'esprit. Au contraire, Descartes a bien vu que cette idée induite d'une attraction à distance du centre de la terre nous vient d'une confusion avec l'idée, confirmée par l'expérience de chacun, de l'action de l'esprit sur le corps.

Voltaire s'est gaussé du « roman » de Descartes. Pourtant, la liste serait longue des intuitions de Descartes confirmées plus tard. Il souligne, par exemple, l'importance des tourbillons dans les systèmes stellaires. Or, vu la médiocrité des télescopes du temps, nul n'avait encore observé la forme tourbillonnaire des galaxies. De même, dans ses schémas des continents brisés, flottants et se chevauchants, on reconnaît déjà ce qu'on appelle aujourd'hui la « théorie des plaques »...

Vous soulignez l'erreur, si commune aujourd'hui, qui consiste à réduire toute science au quantitatif. « *Il n'est de science que du mesurable* », disait Galilée. À l'inverse, Descartes écrit : « *La difficulté, qui appartenait à la connaissance de la mesure, finit par dépendre de la seule considération de l'ordre, et c'est en ce progrès que réside le plus grand secours de la méthode* » (*Regulæ* XIV). Lui qui vécut son enfance auprès de sa grand-mère, à la grande époque des dentelles, écrit : « *Il faut d'abord examiner les techniques les plus insignifiantes et les plus simples, et de*

préférence celles où règne davantage un ordre, comme celles des artisans qui tissent des toiles et des tapis, ou celles des femmes qui piquent à l'aiguille, ou tricotent des fils pour en faire des tissus de structures infiniment variées ; comme également tous les jeux mathématiques, tout ce qui touche à l'arithmétique, et autres choses de ce genre : c'est merveille comme tous ces exercices développent l'esprit, pourvu seulement que nous n'en recevions pas d'autrui la solution, mais que nous la trouvions nous-mêmes.

Comme en effet rien n'y reste caché, et qu'ils s'ajustent parfaitement à la capacité de la connaissance humaine, ils nous présentent de la façon la plus distincte des types d'ordre en nombre infini, tous différents les uns des autres, et cependant tous réguliers ; or c'est à les observer minutieusement que se réduit presque toute la sagacité humaine » (Regulæ X).

Une science fondée sur des formules est une science que personne ne comprend, y compris ceux qui l'enseignent. C'est le propre de la « pensée correcte » d'esquiver la réalité et de répéter ce que d'autres ont dit, renonçant à penser soi-même. « *Ainsi tous les hommes donnent leur attention aux paroles plutôt qu'aux choses ; ce qui est cause qu'ils donnent souvent leur consentement à des termes qu'ils n'entendent point, et qu'ils ne se soucient pas beaucoup d'entendre, ou parce qu'ils croient les avoir entendus autrefois, ou parce qu'il leur a semblé que ceux qui les leur ont enseignés en connaissaient la signification, et qu'ils l'ont apprise par même moyen* » (Descartes, *Principes* I-74).

Fort justement vous stigmatisez l'abus des statistiques. La statistique, dit le *Larousse*, est « l'ensemble des méthodes qui ont pour objet la collecte, le traitement et l'interprétation des données ». Or il faut souligner qu'une bonne part de ces méthodes repose sur les probabilités, c'est-à-dire sur des moyennes ; et la moyenne mélange tout. Une telle statistique, qu'on pourrait appeler *la science du désordre*, ne peut qu'induire du désordre. Mais il est une autre statistique : l'analyse purement descriptive des données, telle l'iconographie des corrélations, qui restitue au contraire l'*ordre* sous-jacent. Prenons une comparaison : dans un

chantier de fouilles préhistoriques, la première approche consisterait à rassembler en un tas les haches de pierre, en un autre les lames de silex, en un troisième les fragments de poteries, etc. Mais l'archéologie bien conduite laisse tout en place, et considère minutieusement les associations d'objets et leurs positions relatives, comme celles des moindres traces et indices révélateurs.

*« Nous avons rejeté toutes les connaissances qui ne sont que probables, et nous avons posé qu'il ne faut accorder sa créance qu'à celles qui sont parfaitement connues et à propos desquelles le doute est impossible. Les doctes ont beau se figurer peut-être que de telles connaissances sont en très petit nombre, du fait qu'ils ont, suivant un défaut très répandu dans l'espèce humaine, négligé d'y réfléchir comme étant trop faciles et à la portée du premier venu ; j'avertis cependant qu'elles sont bien plus nombreuses qu'ils ne pensent, et qu'elles suffisent à démontrer rigoureusement d'innombrables propositions, sur lesquelles ils n'ont pu énoncer jusqu'à présent rien de mieux que des probabilités » (Descartes, *Regulæ* II).*

*

*

*

À bien noter dès à présent sur vos agendas :

Journée du CEP à Paris
le samedi 16 avril 2016

Programme et inscriptions avec le prochain numéro

HISTOIRE

*« Si l'homme est libre de choisir ses idées,
il n'est pas libre d'échapper aux conséquences des idées qu'il a choisies. »*
(Marcel François)

« La Croisade des Démocraties » pour une paix bolchévique (janvier 1943 - août 1944)¹ Frère Michel de la Trinité

Présentation : Il fut annoncé à la voyante de Fatima, pour un temps futur, que la Russie répandrait ses erreurs de par le monde. Parmi ces erreurs, il est possible que figure l'absence de tout sens moral chez les dirigeants. La gestion de la deuxième guerre mondiale par Staline donne un bon exemple de cette voie aujourd'hui si commune. Le calcul, la duplicité, le mensonge furent poussés par le maître du Kremlin à un point si avancé qu'on ne peut exclure une aide préternaturelle. S'explique alors aisément l'accumulation de morts inutiles d'un point de vue militaire, mais agréables à celui qui fut « homicide dès le commencement » (*Jn* 8, 44).

Le 20 janvier 1943, Roosevelt et Churchill, réunis à Casablanca, avaient communiqué à tous les États de l'Axe leur exigence d'une reddition sans conditions². Cette inflexible

¹ MICHEL DE LA TRINITÉ (Frère), *Toute la Vérité sur Fatima*, (10) Saint-Parres-lès-Vaudes, CRC, 1986, extrait t. III, p. 110-119.

² Ndlr. Cette exigence inhumaine, si fréquente depuis le conflit mondial de 1914 et qui a fait de bien des guerres modernes autant de « guerres totales », marque la fin de la chrétienté, pour laquelle l'adversaire est encore considéré

intransigeance entrainait tout à fait dans les vues de Staline. On écartait ainsi délibérément les tentatives des plus sages politiques, celles de Pie XII, comme celles de Franco et de Salazar qui, conscients de l'extrême danger d'une bolchevisation de l'Europe, dans l'hypothèse d'un écrasement complet de l'Allemagne et d'une victoire totale de Staline, s'efforçaient d'obtenir au plus tôt une paix de compromis avec une Allemagne débarrassée d'Hitler.

Le massacre de Katyn : le Communisme « menteur et homicide »

Avec une parfaite clarté de vues et un machiavélisme diabolique, Staline continuait à préparer activement sa paix communiste. Pour cela, il était prêt à tirer profit de toutes les occasions. En février 1943, les Allemands découvrent, dans la forêt de Katyn, les charniers où ont été ensevelis les 15 000 officiers polonais massacrés par les Russes en avril 1940. Sans vergogne, Staline accuse aussitôt les Allemands de ce crime abominable dont il est en réalité le seul responsable. Mais voici le comble du cynisme : lorsque, le 16 avril 1943, le gouvernement polonais en exil à Londres — le gouvernement de la résistance polonaise antiallemande, reconnu par tous les Alliés, l'URSS y comprise —, demande à la Croix Rouge internationale d'enquêter sur ce massacre, le chef du Kremlin ose saisir ce prétexte... pour rompre ses relations diplomatiques avec ce gouvernement trop nationaliste ! et former déjà l'embryon du futur gouvernement polonais communiste, aux ordres de Moscou.

Il faut lire la note soviétique du 25 avril 1943, qui expose les motifs de la rupture diplomatique :

« Alors que les peuples de l'Union soviétique, versant leur sang en abondance dans la lutte contre l'Allemagne hitlérienne³,

comme un être humain. La gestion récente des guerres contre Saddam Hussein et Mouammar Kadhafi participe de ce même esprit pour lequel ne compte plus la légitimité locale d'un gouvernement.

³ Des millions de vies humaines auraient sûrement pu être épargnées, tout en obtenant les mêmes résultats militaires, si Staline ne s'était appliqué habilement à provoquer cette effroyable hécatombe au sein de son propre peuple, pour en faire son argument majeur auprès des Alliés et obtenir d'eux le maximum d'avantages territoriaux : Comment résister à un chef d'État qui a contribué à la victoire des Alliés au prix de 20

ne négligent aucun effort pour abattre l'ennemi commun des peuples russes et polonais, et de tous les peuples démocratiques qui aiment la liberté [sic], le gouvernement polonais, pour satisfaire la tyrannie de Hitler, a porté atteinte, par trahison, à l'Union soviétique. »

Et comment cela ?

En ayant l'audace de prêter attention « à l'abominable calomnie hitlérienne » accusant les soviétiques d'avoir « commis un crime monstrueux contre les officiers polonais ». Moyennant quoi, « le gouvernement polonais, ayant rompu en fait ses relations avec l'URSS et adopté une attitude hostile envers l'Union soviétique », le gouvernement soviétique, offensé par cette calomnie, a décidé la rupture⁴.

Voilà l'homme, véritable suppôt du « Prince du mensonge », auquel Roosevelt et Churchill font une entière confiance et qu'ils considèrent comme un allié généreux, franc et loyal. « J'aime cet homme », déclarera encore Churchill en 1945, au début de la conférence de Potsdam. Il va sans dire que nos trois complices refusèrent obstinément de faire la vérité sur le massacre de Katyn. Au procès de Nuremberg, après avoir tenté vainement d'attribuer ce crime aux Allemands, on décida de n'en plus parler. C'est Churchill qui l'avouera lui-même⁵.

Staline avançait ses pions pour la bolchevisation forcée de toute la Pologne, moitié par annexion directe, et moitié par le truchement d'une « démocratie populaire ».

Les bombardements des villes allemandes

millions de victimes russes ? (cf. Michail HELLER & Aleksandr NEKRICH, *L'Utopie au pouvoir. Histoire de l'URSS de 1917 à nos jours*, Paris, Calmann-Lévy, 1982, p. 370-372).

⁴ « Le viol de la Pologne, un modèle d'agression soviétique », par Stanislas MIKOLAJCZYK, Annexe VII, p. 317-318.

⁵ « Les gouvernements des États victorieux décidèrent que ce problème devrait être passé sous silence, et le massacre de Katyn ne fut jamais étudié en détail. » (Mémoires de Churchill) ; cité par HELLER & NEKRICH, p. 342. Depuis, le gouvernement britannique s'est toujours opposé à l'érection d'un monument, en Angleterre même, en l'honneur des victimes de Katyn.

Pour que l'Allemagne de l'après-guerre fût plus vulnérable à la propagande communiste, il fallait multiplier les massacres et les destructions. Staline insistait auprès de Churchill pour que la R.A.F. intensifie ses bombardements des villes allemandes, si atrocement meurtriers.

Dès août 1942, lors de la première visite du ministre britannique au Kremlin, Staline lui avait déclaré cyniquement : « *C'est très bien de bombarder les usines, mais il est au moins aussi important de détruire le plus possible d'habitations d'ouvriers. Il faut raser des villes entières*⁶. »

En avril 1943, Churchill promet de le satisfaire : «... *Je peux vous assurer que notre bombardement des villes allemandes s'intensifiera de mois en mois.* » Staline ne se contenta pas de ces promesses. Dans les derniers jours de mai, il envoya huit officiers de l'Armée rouge en Angleterre, comme observateurs. Le 11 juin, on leur fit suivre le bombardement de Düsseldorf, qui fut particulièrement atroce⁷. « *Churchill avait atteint son but. À partir du moment où Staline eut appris, par ses observateurs, le caractère impitoyable de la guerre des bombes, où l'on sut au Kremlin ce qui s'était passé à Düsseldorf, une arme au moins des Occidentaux reçut régulièrement des messages de félicitations de l'Est : le Bomber Command de la R.A.F.*⁸ » Et les Alliés continuèrent, sans aucune utilité stratégique⁹, à bombarder systématiquement, criminellement, les quartiers résidentiels des villes allemandes.

La dissolution du Komintern

Pendant ce temps, « *les hommes politiques et les experts américains guettaient avec avidité le moindre signe de ce qu'on*

⁶ David J. IRVING, *La destruction des villes allemandes*, Paris, France-Empire, 1965, p. 99.

⁷ *Id.*, chap. 7, « Düsseldorf, manifestation de masse pour Staline », p. 99-109.

⁸ *Id.*, p. 109.

⁹ *Id.*, p. 259-266.

appelait en Occident la transformation du communisme en nationalisme russe. Ces espoirs s'accrurent lorsqu'en 1943, [le 15 mai], Staline ordonna la dissolution du Komintern, qui n'était plus, depuis longtemps, qu'une fiction. Cette manœuvre extrêmement habile offrit à l'Union soviétique d'immenses possibilités politiques d'expansion, dans la période qui suivit la guerre¹⁰ ».

En effet, nos aveugles démocrates ne demandaient qu'à croire cette propagande mensongère qui excusait, croyaient-ils, leur impardonnable complicité avec Moscou. Le gaulliste démocrate-chrétien Maurice Schumann écrivait, triomphant, le 25 mai 1943, que cette décision de Staline « *constituait peut-être l'acte politique le plus important de la guerre planétaire, parce qu'elle favorise au-delà de nos espérances l'union entre les pays vainqueurs et l'union à l'intérieur des pays vainqueurs*¹¹ ».

Staline, renonçant solennellement à toute propagande marxiste à l'étranger, quelle nouvelle ! Et qui justifie pleinement nos bons apôtres de la démocratie chrétienne de se trouver, de plus en plus, au sein de la « Résistance », au coude à coude avec les communistes, et encadrés, dominés par eux. 1943, c'est l'année où le crypto-communiste Jean Moulin, chargé par De Gaulle d'unifier les divers mouvements de Résistance en France, fonde le Conseil National de la Résistance (CNR). Bientôt, au « Bureau permanent », constitué de cinq membres, on comptera une majorité de trois communistes.

La main tendue au Vatican

Pendant ce temps, à Moscou, dans la sinistre prison de la Loubianka où il se trouvait encore, on faisait de curieuses propositions au P. Walter Cizek, condamné l'année précédente à quinze ans de travaux forcés : on lui offrait de le libérer pour l'envoyer comme aumônier des troupes polonaises combattant aux côtés des Russes contre les Allemands. Quelle sollicitude soudaine !

¹⁰ HELLER & NEKRICH, *op. cit.*, p. 349.

¹¹ Cité par Jacques MARTEAUX, *L'Église de France devant la Révolution marxiste*, Paris, La Table Ronde, 1958, t.1, p. 647.

Puis on lui propose même « d’aller à Rome pour arranger un concordat entre le Pape et l’Union soviétique ». Avec une clairvoyance et un courage admirables, le jésuite américain refusa tout en bloc : « *Aucun marchandage ne m’intéresse ; ne parlons plus de toutes vos propositions*¹² ! »

Staline, protecteur de la religion

Soucieux avant tout de sa propagande auprès des Alliés, Staline accentue sa politique de libéralisme envers la religion orthodoxe. Le 3 septembre 1943, il reçoit officiellement Mgr Serge, le métropolite de Moscou, accompagné des métropolitains de Leningrad et de Kiev, Nicolas et Alexis, tous trois serviteurs inconditionnels du Kremlin.

Staline autorise alors la nomination d’un nouveau « Patriarche de toutes les Russies », Tykhon, mort en 1925, n’ayant pas encore eu de successeur. Le 8 septembre, Serge est élu par un synode d’évêques. Le gouvernement constitue en même temps un « Conseil des affaires de l’Église orthodoxe russe » pour assurer les relations entre le Patriarcat et l’État. Suprême ironie : on nomme chef de ce conseil G. Karpoff, jusqu’alors chef de la « ligue des sans-Dieu » !

Bien entendu, Staline s’efforce de donner à ces mesures – destinées en réalité à préparer le rattachement forcé des millions de catholiques uniates à une Église orthodoxe restaurée en Église d’État –, le plus vaste effet de propagande en faveur du régime :

*« Depuis les temps les plus reculés, déclare-t-il, le peuple russe est pénétré d’un sentiment religieux. L’Église, depuis l’ouverture des opérations contre l’Allemagne, s’est montrée sous son meilleur jour. Les ecclésiastiques se battent courageusement au front, et donnent tous les jours des preuves de leur patriotisme. Aussi le parti communiste de l’URSS ne peut-il plus priver le peuple russe de ses églises et de sa liberté de conscience*¹³. »

¹² Walter CISZEK, *L’Espion du Vatican*, Paris, Salvator, 1968, p. 146-147. Il faut lire ce témoignage exceptionnel.

¹³ Cité par MOURIN Maxime, *Le Vatican et l’URSS*, Payot, 1965, p. 123.

Dans toutes les églises, on se met à réciter des prières pour la santé du tyran. Devenu officiellement le grand protecteur de la religion orthodoxe, le maître du Kremlin va pouvoir se rendre à la conférence de Téhéran où cette tapageuse politique religieuse pourra lui être un précieux atout auprès des Alliés...

Vers la paix soviétique : les accords de Téhéran

L'année 1943 fut jalonnée par les conférences interalliées : à Casablanca en janvier, à Québec en août, à Moscou en octobre, au Caire en novembre et surtout à Téhéran, du 28 novembre au 1^{er} décembre, où Staline avait tenu à se rendre en personne.

« Roosevelt aborda le problème des Nations Unies, si délicat à ses yeux. Staline acquiesça. Il avait, en réalité, déjà donné une adhésion de principe, mais peu lui importaient les principes. C'était des réalités plus tangibles qui l'intéressaient. Il profita de l'heureuse impression produite pour formuler ses demandes qui jamais ne parurent exorbitantes.

Il avait tant de complices dans l'entourage de M. Roosevelt ! Harry Hopkins ne demandait qu'à lui faire plaisir et le franc-maçon Henry Wallace, vice-président des États-Unis, ne parlait que de favoriser la révolution en Europe pour servir la communauté humaine. Staline était le grand allié, l'ami de cœur. Il le savait et en profitait. M. Roosevelt jouait même avec un si réel succès le rôle du « joyeux donateur » que, par prudence tactique, Staline faisait mine d'hésiter à accepter les cadeaux¹⁴. »

Les abandons se multiplièrent, aux plus lourdes conséquences d'avenir. La Yougoslavie tout d'abord : *« À Téhéran, le mouvement de résistance du général Mikhaïlovitch commença à être sacrifié aux « partisans » de Tito... Deux mois plus tard, en février 1944, Mikhaïlovitch ne recevrait plus d'armes. »* Bientôt, il sera lâchement assassiné, sur ordre du chef communiste. *« La Pologne et les Pays baltes ne furent pas mieux traités. Les hommes d'État anglo-saxons n'ignoraient pourtant rien des*

¹⁴ Georges OLLIVIER, *Franklin Roosevelt, l'homme de Yalta*, Paris, La Librairie française, 1955, p. 210.

déportations en série perpétrées par la police soviétique... Mais Churchill finit par accepter que Staline annexât la Pologne orientale jusqu'à la ligne Curzon... » Staline exigea encore et obtint la création d'un second front en France, ce qui lui laisserait toute liberté de « libérer » à sa manière les pays d'Europe centrale, dont il ferait autant de satellites de Moscou, à direction communiste.

« Staline était décidément un homme heureux, constate encore Georges Ollivier. Au prix de son adhésion aux Nations Unies [la marotte maçonnique de Roosevelt, Maître à la Holland Lodge depuis 1911 et 32^e degré à Albany depuis 1929], il voyait tous ses espoirs comblés [...]. Trois soirs de suite, Roosevelt et Churchill banquetèrent avec Staline, et les vins coulèrent généreusement. Une seule fois, Churchill se fâcha ; c'est lorsque « le Maréchal » porta un toast aux 50 000 Allemands qu'il pensait faire exécuter sans jugement. » Mais Roosevelt intervint en riant : « Peut-être pourrions-nous tomber d'accord sur un chiffre plus bas. Disons 49 500¹⁵. »

Dans les mois qui suivirent ce sinistre entretien, de décembre 1943 à décembre 1944, Staline fit déporter plus d'un million de personnes du Caucase et de Crimée vers les régions de l'Est. L'opération se solda, une fois de plus, par plusieurs dizaines de milliers de victimes¹⁶. Pendant ce temps, le maître du Kremlin continuait à jouer, pour l'Occident, la comédie de la détente.

Un prêtre catholique au Kremlin (avril-mai 1944)

À la fin d'avril 1944, Staline reçut à Moscou un visiteur étrange : le père Stanislaw Orlemanski, prêtre catholique américain d'origine polonaise, exerçant son ministère dans le Massachussets. Naïf, ou plutôt habilement manipulé, il croyait avoir la mission historique de contribuer à une double réconciliation : entre le Kremlin et le Vatican d'une part, entre la Russie et la Pologne d'autre part. À cette fin, il avait demandé à New-York un visa d'entrée en URSS pour pouvoir « étudier la question religieuse en Pologne ». À la suite de quoi Staline l'avait

¹⁵ *Id.*, p. 209-213.

¹⁶ HELLER & NEKRICH, *op. cit.*, p. 370.

tout simplement invité à venir s'entretenir avec lui « de la persécution religieuse dans le monde entier » ! Avec l'accord du ministère des Affaires étrangères des USA, Orlemanski était parti pour Moscou par l'Alaska et la Sibérie.

Fin avril, il est reçu à bras ouverts au Kremlin : Staline et Molotov s'entretiennent deux heures avec lui ! Le 28 avril, un article de la *Pravda* rend compte de l'entretien avec photographie du prêtre en compagnie des deux chefs communistes. Le soir, il est invité à donner un entretien à Radio-Moscou : « *Je n'ai pas seulement trouvé un ami en Staline, explique-t-il alors, mais je dois faire une déclaration historique qui sera confirmée par l'avenir : Staline est un ami de l'Église catholique romaine*¹⁷. »

Après cette entretien sensationnel, il aura encore un entretien de deux heures avec Staline. Il obtint même, rapporte Isaac Deutscher, « *une déclaration solennelle, écrite de la main de Staline, dans laquelle le maître du Kremlin offrait sa collaboration au maître du Vatican. Et il laissait à Orlemanski le droit d'en user à discrétion*¹⁸ ».

Ajoutons que Staline adressa à ce sujet une lettre « à son cher ami », le président Roosevelt, puis un télégramme pour le remercier d'avoir rendu possible ce voyage d'Orlemanski à Moscou.

Ce dernier, grisé de son succès, dès son retour aux U.S.A. s'empressa de donner une conférence de presse (12 mai 1944). Il raconta comment Staline l'avait traité d'une façon « ouverte et démocratique », qu'il avait « parlé avec lui d'homme à homme », qu'il avait pu lui expliquer l'importance de la question religieuse et que Staline avait déclaré être prêt à collaborer avec le Pape « dans la lutte contre l'oppression et la persécution de l'Église catholique », car « en tant que défenseur de la liberté de conscience et de culte », il jugeait « inadmissible » une politique de persécution. Avec une promptitude surprenante, dès le 14 mai,

¹⁷ STEHLE Hans Jakob, *La Diplomatie secrète au Vatican. Les Papes et les communistes*, Zurich, Benziger, 1993, p. 230.

¹⁸ *Id.*, p. 404-405.

la *Pravda* reprenait ces déclarations d'Orlemanski en leur donnant un caractère officiel¹⁹.

Le 13 mai, le *New York Times* avait relaté l'événement et « *Roosevelt lui-même envisagea de recevoir le père Orlemanski à la Maison Blanche. Il fallut que Cordell Hull déployât beaucoup d'efforts pour le dissuader de prendre cette initiative*²⁰ » .

Le piège était sans doute trop grossier pour Rome : Orlemanski, qui avait entrepris ces négociations sans aucune permission, fut frappé de *suspens a divinis* par son évêque, qui l'envoya ensuite dans un couvent faire pénitence de ses extravagances. Mais Staline n'était pas fou. Ses déclarations mensongères trouvaient en Occident un public avide de les entendre et de les croire sur parole. Ces mensonges réitérés, aussi grossiers fussent-ils, contribueraient à créer l'ambiance de fol engouement pour les alliés soviétiques qui va régner en Europe et en Amérique durant les derniers mois de la guerre. Quelques mois décisifs qui permettront à l'ours bolchevique d'étendre sa griffe sur une dizaine de nations, sans que les Alliés eussent l'idée d'y faire obstacle... En mai 1944, l'avenir de l'Europe centrale allait se jouer. Par la faute des Alliés, ce fut en faveur de Moscou.

13 mai 1944: une victoire sans fruit

Le 13 mai 1944, au Garigliano, la XIV^e Armée allemande du maréchal Von Mackensen était enfoncée par l'Armée d'Afrique du général Juin. Trois semaines plus tard, les troupes alliées pourront entrer dans Rome.

Cette magnifique victoire française ouvrait aux Alliés des possibilités stratégiques nouvelles que le général Juin se proposait d'exploiter au plus tôt. Il suffisait de poursuivre l'offensive par l'Italie du Nord et de franchir le Brenner pour pénétrer en Autriche jusqu'à Vienne et bientôt en Allemagne méridionale,

¹⁹ *Id.*, p. 231.

²⁰ Jean ELLEINSTEIN, *Staline*, Paris, Fayard, 1984, p. 411. Orlemanski essaya même de rencontrer le délégué apostolique à Washington et la presse annonça qu'il serait reçu par le Pape ! (*ADSS*, t. XI, n^{os} 289 & 298).

puis jusqu'à Dresde et la vallée de l'Elbe. Ce plan génial, qui avait le triple avantage d'abrégé la durée de la guerre, d'épargner la France et surtout de permettre aux Alliés d'occuper Vienne et Berlin bien avant les Russes, fut rejeté par Churchill, Roosevelt et De Gaulle, qui ne voulurent contrister en rien le grand ami Staline.

Le 22 juillet 1944, le corps expéditionnaire français fut donc dissous et la victoire d'Italie ne fut pas exploitée²¹. C'est dire à quel point Staline, après les désastreux accords de Téhéran, fut le maître souverain de la guerre dont il orientait les opérations au seul profit de l'Union soviétique. L'horrible drame de l'insurrection de Varsovie allait en fournir une nouvelle preuve...

1^{er} août - 2 octobre 1944 : Staline organise le massacre de 250 000 Polonais

Voici d'abord la version de l'histoire officielle, — celle de nos manuels et encyclopédies —, sans doute revue et corrigée par les services du KGB, tant elle est discrète et complaisante à l'égard des crimes de Staline : « *L'insurrection déclenchée à Varsovie par le général Bor Komorowski, chef de l'Armia Krajowa, critiquée et peu soutenue par l'URSS [sic !], fut écrasée après deux mois de terribles combats (août-septembre 1944), ce qui aggrava encore les désaccords entre les communistes et le gouvernement de Londres*²². » Voici maintenant l'horrible vérité qu'il importe de faire connaître pour dévoiler à quel point le communisme est odieux, inhumain, satanique²³.

²¹ Lire René CHAMBE, *Le Maréchal Juin, duc du Garigliano*, Paris, Presse de la Cité, 1968, ch. 16 « L'Italie, victoire inexploitée malgré les avis de Juin », p. 320-344.

²² Michel LARAN, *Encyclopædia universalis*, « Pologne », p. 278, édition de 1980. Très curieusement, dans la *Grande encyclopédie Larousse* (édit. 1981), Céline GERVAIS reproduit mot à mot la même formule mensongère (art. « Pologne », p. 9 657). Dans des ouvrages qui, respectivement, ne comptent pas moins de 20 000 et 12 000 pages, ces quatre lignes trompeuses consacrées au terrible drame de l'insurrection de Varsovie sont significatives.

²³ Arthur Bliss LANE (ambassadeur des USA en Pologne, de 1944 à 1947) : *J'ai vu la Pologne trahie*, Paris, Sfelt, 1949, ch. 3 : « Un crime incroyable » p. 38-52 ; Stanislas MIKOLAJCZYK (ancien Premier ministre de Pologne) : *Le viol de la Pologne. Un modèle d'agression soviétique. Mémoires*, Paris, Plon, 1949, ch. 6 : « Trahison » p. 82-112 ; Isaac DEUTSCHER, *Staline*,

Le 31 juillet 1944, les troupes de l'Armée rouge étaient aux abords de Praga, faubourg de Varsovie sur la rive droite de la Vistule. La capitale polonaise se trouve sur la rive gauche, à quelques centaines de mètres seulement. Le grondement de l'artillerie russe, toute proche, faisait trembler les murs de la ville. Depuis dix jours, presque toutes les nuits, les avions soviétiques venaient bombarder les positions allemandes de la capitale. Le général Bor, chef des unités clandestines de l'armée polonaise dépendant du gouvernement en exil, était persuadé que les Russes si proches allaient attaquer la ville d'un moment à l'autre. D'ailleurs, le 29 juillet, à 20 h 15, la radio de Moscou diffusa en polonais un appel aux armes : « *Polonais ! L'heure de la libération approche ! Polonais aux armes ! Faites de chaque foyer polonais une forteresse dans la lutte contre l'envahisseur ! Il n'y a pas un moment à perdre*²⁴. »

Le lendemain, les chefs du gouvernement polonais purent entendre à Londres un appel analogue retransmis également par Moscou : « *... Pour Varsovie qui n'a jamais abdiqué ni cessé le combat, l'heure d'agir a sonné*²⁵... » On apprenait aussi, le 31 juillet, que le premier ministre polonais, Mikolajczyk, arrivé à Moscou, était reçu par Staline.

« *L'appel de la radio était si net, l'armée russe si proche, la visite de Mikolajczyk si réconfortante* » (Lane), que le général Bor, en accord avec son gouvernement, ordonna aux forces de l'intérieur d'attaquer sans plus attendre. Cette participation active à la libération imminente de la capitale ne serait-elle pas un atout important pour la Pologne nationaliste dans les pourparlers de paix qui suivraient ? Les Polonais ne pouvaient imaginer que Staline serait assez diabolique pour tendre un piège mortel à toute

Paris, NRF, 1953, p. 406-407 ; HELLER & NEKRICH (très incomplet !), *op. cit.*, p. 351.

²⁴ LANE, *op. cit.*, p. 39.

²⁵ MIKOLAJCZYK cite *in extenso* ce long appel aux armes diffusé par la station moscovite *Kosciuszko* et retransmis également par la BBC (p. 85-86).

la population de Varsovie qui combattait comme lui le même ennemi allemand. Ce fut pourtant ce qui arriva.

Dès que l'insurrection eut éclaté, les Rouges stoppèrent leur offensive aux portes de la ville et leurs avions cessèrent de survoler Varsovie.

Malgré tout, durant la première semaine, l'insurrection sembla prendre l'avantage. Mais bientôt l'armée allemande tourna toute sa puissance et sa fureur contre les insurgés. Une bataille sinistre et désespérée commença. Les Polonais manquaient tragiquement d'armes et de vivres. Le 8 août, leur premier ministre, encore à Moscou, supplia Staline d'intervenir.

Celui-ci, mentant effrontément, prétendit d'abord qu'il s'agissait d'un « bobard », qu'il n'avait encore aucune preuve sérieuse que l'on se battît à Varsovie²⁶ ! Puis il promit l'aide de l'Armée rouge... qui ne bougea pas. Et le 14 août, l'agence *Tass* fit savoir qu'il était inopportun de secourir la ville et qu'il était grand temps de blâmer l'effusion de sang inutile, imposée par les Polonais de Londres.

Le 22 août, les femmes de Varsovie adressaient au pape Pie XII, par voie radiophonique, un appel déchirant : «... *Très Saint Père, personne ne nous vient en aide. Les armées russes, qui depuis trois semaines sont aux portes de Varsovie, n'ont pas avancé d'un pas. L'aide qui nous vient de la Grande-Bretagne est insuffisante. Le monde ignore notre lutte. Dieu seul est avec nous*²⁷... »

Pendant plus de quarante jours et quarante nuits, les Polonais continuèrent à se battre héroïquement, avec les seuls secours infimes parachutés par quelques rares avions britanniques partis de leurs trop lointaines bases.

En effet, leur rayon d'action limité rendait l'aller-retour extrêmement périlleux. Pour que l'opération réussît, il eut suffi que les avions alliés, après avoir largué leur matériel sur Varsovie,

²⁶ MIKOLAJCZYK, *op. cit.*, p. 96 ; DEUTSCHER, *op. cit.*, p. 407.

²⁷ ADSS, t. IX, n° 313. Cet appel pathétique fut transmis par la secrétairerie d'État au gouvernement américain. Sans résultat.

eussent pu atterrir sur les bases russes toutes proches de la capitale. Staline refusa.

Le 14 août, Churchill et Roosevelt renouvelèrent leur demande. Le 16, nouveau refus²⁸. En septembre, lorsque l'insurrection sera pratiquement écrasée, l'URSS autorisera l'atterrissage de quelques avions.

Il était trop tard. Faute d'approvisionnement, l'insurrection prit fin le 3 octobre 1944. Et l'armée rouge resta l'arme au pied devant Varsovie de septembre à la mi-janvier 1945. Quatre grands mois durant lesquels les Allemands eurent le temps de se venger en brûlant et en détruisant la ville rue par rue et maison par maison. Le plan de Staline avait parfaitement réussi : le gouvernement polonais de Londres était discrédité. L'armée polonaise de l'intérieur était décapitée. Autant dire que les séides de Moscou, chargés de constituer un gouvernement communiste, n'auraient plus d'ennemi à redouter. « *L'incroyable trahison était complète*, conclut l'ambassadeur américain en Pologne. *Qu'importait à ses auteurs qu'une grande ville fût en cendres et que 250 000 habitants eussent été massacrés ? Ils étaient arrivés à leurs fins*²⁹. »

*

²⁸ Ambroise JOBERT, dans son *Histoire de la Pologne*, coll. « Que sais-je ? 591 », Paris, PUF, (1953) 1974, signale l'appel aux armes lancé par la radio de Moscou le 29 juillet (p. 117-118). Mais il ne fait aucune allusion à ce double refus de Staline, qui manifeste sans conteste possible le dessein criminel du maître du Kremlin.

²⁹ LANE, *op. cit.* p. 52. Pourquoi ces événements tragiques, qui montrent, à l'évidence, le caractère intrinsèquement pervers et foncièrement satanique du communisme, sont-ils l'objet d'une universelle conspiration du silence ? Malheureusement, je n'ai trouvé, dans les discours et dans les biographies du pape Jean-Paul II, aucune dénonciation de ce crime abominable du bolchevisme contre la capitale de sa patrie polonaise. Qui donc alors parlera ?

*

*

Le « Serpent » de Bagrada

Présentation : Parmi les monstres antiques les mieux attestés figure le “serpent” gigantesque (36 m de long !) que le général romain Regulus vainquit près de Carthage, près du fleuve Bagrada (aujourd’hui le Medjerda) en 256 A.C. Le consul dut faire usage de ses machines de guerre (ballistes et catapultes) pour en venir à bout, perdant 40 soldats et plusieurs chevaux dans l’opération, mais la peau du monstre fut envoyée à Rome et y demeura exposée plus d’un siècle. Ce trait de bravoure est mentionné par tant d’historiens par ailleurs dignes de foi, qu’il semble difficile d’en faire un conte de fées. Car la méthode sceptique inaugurée par Voltaire aboutit ici au résultat paradoxal qu’on ne peut plus tenir pour vrai que ce nous jugeons vraisemblable, si bien que la science historique, fondée sur les témoignages, perd sa méthode. La voie est alors ouverte pour réécrire l’histoire à l’aune de la « double pensée » pressentie par Orwell : les faits n’y ont plus d’importance !

Il y a dans le *De Viris* de l’abbé **Lhomond**¹, un curieux passage traitant de la vie de Marcus Atilius Regulus, qui évoque le combat d’une armée romaine contre un “serpent” monstrueux :

¹ **Charles François Lhomond** (1724-1794) Son ouvrage le *De Viris Illustribus Urbis Romæ a Romulo ad Augustum* (1775) est le livre de pédagogie élémentaire, à l’usage des classes de sixième, avec lequel des générations de français ont appris le latin et l’histoire de Rome.

70 DE VIRIS ILLUSTRIBUS
mus Romanorum ducum trajecit. Clypeam urbem et trecenta castella expugnavit; neque cum hominibus tantum, sed etiam cum monstis dimicavit. Nam quum apud flumen Bagradam castra haberet, anguis miræ magnitudinis exercitum Romanum vexabat: multos milites ingenti ore corripuit: plures caudæ verberibus elisit: nonnullos ipso pestilentis halitus afflatu exanimavit. Neque is telorum ictu perforari poterat; quippè qui durissimâ squamarum lorica omnia tela facile re-

pelleret. Confugiendum fuit ad machinas, et advectis balistis, tanquam arx quedam munita dejiciens hostis fuit. Tandem saxorum pondere oppressus jacuit, sed cruore suo flumen et vicinam regionem infecit, Romanosque castra movere coegit. Corium belluæ centum et viginti pedes longum Romam misit Regulus.

Regulo ob res bene gestas imperium in annum proximum prorogatum est. Quod ubi cognovit Regulus, scripsit Senatui villicum suum in agello, quem septem jugerum

Ce que l'on peut traduire par :

« Et Regulus ne combattit pas seulement des hommes mais aussi des monstres. En effet, alors qu'il tenait son camp retranché près du fleuve Bagrada, un serpent d'une taille extraordinaire attaqua l'armée romaine. De son énorme gueule il broya beaucoup de soldats. Il en fracassa plus encore en frappant des coups avec sa queue. Il en tua même quelques-uns par le simple souffle de son haleine pestilentielle. Et il ne pouvait être blessé avec des coups portés par les armes ; en effet sa très dure armure d'écailles les repoussait toutes facilement. On dut recourir aux machines de sièges et, quand les balistes eurent été amenées, l'ennemi fut enfin terrassé de la même manière qu'une citadelle fortifiée. Enfin il gît oppressé sous le poids des pierres mais son sang infecta le fleuve et la région alentour et contraignit les Romains à lever le camp. Regulus envoya à Rome sa peau de cent vingt pieds de long. »

On se demande d'où Lhomond avait pu tirer un pareil conte, sachant que le reste de son livre peut être considéré comme un résumé sérieux de l'histoire de Rome. En effet comment croire à l'existence de ce serpent de cent vingt pieds de long² ? Serpent qui, de plus, aurait broyé plusieurs soldats dans sa gueule et dont la force était telle que de simples coups de queue auraient tué des soldats aguerris. Par ailleurs ces écailles comparables à une armure que les armes romaines (javelots, glaives...) n'ont pu

²Le pied romain valant 30 cm, ce serpent aurait donc mesuré environ 36 m.

transpercer et ce souffle qui tue évoquent les dragons³ cracheurs de feu des légendes les plus fantaisistes...

Pourtant, dans sa préface, Lhomond a déclaré :

« Il faut aux enfants des faits, et des faits qui les intéressent : l'histoire romaine est une source riche et féconde où l'on peut puiser à discrétion. Tite-Live, Valère Maxime, Florus, etc., fournissent abondamment à un compilateur, et le fond des

³**Dragon.** Du latin *draco* (grec *drakôn*) : "espèce de serpent fabuleux". Les Septante avaient traduit par "dragon" plusieurs passages de l'*Ancien Testament*, où il est question du serpent.

Les dictionnaires usuels (cf. TLFi : <http://atilf.atilf.fr/>) donnent des définitions du genre :

- « Des êtres très différents issus de l'imagination humaine ont été appelés dragons. *Les traditions de tous les pays ont leurs dragons et leurs tarasques, leurs "grand'bêtes" qui font peur aux petits enfants et aux peuples encore enfants* (DÉVIGNE, *Légendes de France*). »

- « Monstres fabuleux qu'on représente généralement avec des griffes de lion, des ailes d'aigle et une queue de serpent. » (cf. le Sphinx d'Œdipe)

Leurs attributs varient suivant les récits, mais leurs caractéristiques physiques demeurent généralement les mêmes : des écailles, des griffes, une crête, parfois des ailes, ils tuent par leur souffle ou même par leur seul aspect (cf. les Gorgones).

- « *Un dragon ailé lançant du feu par les yeux, la gueule et les narines* (HUGO, *Han d'Islande*). »

Au plan moral, ils sont considérés comme des monstres infernaux symbolisant le démon. Mais ils représentent aussi le type du gardien et sont souvent affectés à la garde d'un trésor fabuleux (peut-être est-ce une réminiscence confuse des Chérubins gardant l'entrée de l'Eden avec une épée de feu pour empêcher les hommes d'atteindre l'arbre de vie ? Voy. *Gn 3,24*).

- « *Aussi les voit-on souvent employés à garder des trésors. Un dragon gardait à Colchis la toison d'or que Jason conquiert sur lui. Un dragon veillait sur les pommes d'or du jardin des Hespérides. Il fut tué par Hercule et transformé par Junon en une étoile du ciel. (...) Un dragon défendait aux hommes rudes et ignorants de boire à la fontaine de Castalie. Il faut se rappeler aussi le dragon d'Andromède, qui fut tué par Persée.* » (A.FRANCE, *L'Île des pingouins*)

Remarque : les auteurs latins dont il est question dans cet article, n'ont jamais employé le mot "*draco*" au sujet du serpent de Bagrada, mais le mot "*serpens*" (cf. *serpo* : ramper ; de même *repo* : ramper, d'où reptiles) ou "*anguis*" voire "*monstrum*".

choses et la propriété des expressions. Il n'était pas difficile de se décider sur le choix des faits : l'on sent aisément que je n'ai pas dû charger ce recueil de longues descriptions de batailles ; les principales circonstances suffisaient à mon but. Des traits de valeur, de clémence, de désintéressement, de grandeur d'âme, de bienveillance, sont plus propres à piquer la curiosité des enfants et à former leurs mœurs. »

Lhomond dont l'honnêteté n'a pas de raison d'être mise en doute, a donc bien prétendu rapporter des faits et non des contes.

Après enquête, il s'avère que de multiples écrivains latins avaient signalé ce combat ; outre ceux cités par Lhomond (Tite-Live⁴, Valère Maxime⁵, Florus⁶).

On le trouve chez Pline l'Ancien⁷, Silius Italicus⁸, Aulu-Gelle⁹. On y apprend même que la peau de ce serpent

⁴**Tite-Live** (59 av. J.C – 17 ap. J.C). Considéré comme le plus grand historien romain, son œuvre monumentale intitulée *Ab Urbe Condita libri*, écrite sous Tibère, rapportait toute l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'au premier siècle ; elle ne nous est parvenue qu'en partie, mais nous en avons un résumé : les *Periochae*. Tite-Live avait à sa disposition, outre ses prédécesseurs, nombre d'annales disparues depuis, ainsi que de nombreuses inscriptions publiques. Il avait un goût exigeant pour la vérité historique et Tacite, écrivant un siècle plus tard, l'a qualifié «d'illustre entre tous pour son style et sa véracité » (*Annales IV 34*).

⁵**Valère-Maxime**. Historien latin du temps de Tibère (premier siècle après J.C.). Il a laissé un recueil de neuf livres de *Dits et Faits mémorables*, extrait d'ouvrages des historiens latins et grecs. Son livre contient un assez grand nombre d'épisodes que nous ne connaissons pas par ailleurs, ce qui fait pour nous toute sa valeur ; c'est un répertoire de faits se rapportant à la religion, à la vie civile et à la vie sociale, et d'anecdotes historiques.

⁶**Florus** (70 – 140). A vécu sous Trajan, ami d'Hadrien. Il a laissé un *Épitomé ou Abrégé de l'histoire romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste*. Écrit avec élégance, dans un style concis mais recherché.

⁷**Pline l'ancien** (23 – 79). Ami de Vespasien. Il mourut victime de sa curiosité scientifique, à la tête de la flotte dont il était l'amiral, en voulant voir de près la fameuse éruption du Vésuve. Naturaliste Romain, auteur d'une *Histoire Naturelle* en 37 livres, compilation immense de plus de deux mille ouvrages, sorte d'encyclopédie précieuse pour l'histoire de la science dans l'antiquité.

⁸**Silius Italicus** (28 – 101). Riche Romain, admirateur de Cicéron et de Virgile, il écrivit une épopée, *Punica*, qui avait pour sujet la deuxième guerre punique. Cherchant à imiter Virgile, il a écrit une œuvre sans défaut mais son talent n'est en rien comparable au génie de Virgile.

extraordinaire avait été exposée dans un temple sur le Capitole pendant plus d'un siècle, avant d'être détruite par un incendie. C'était donc un fait de notoriété publique comme la suite de cet article va le montrer.

Reprenons l'histoire de la première guerre punique : en 256 av. J.C., Regulus étant consul, remporte la victoire d'Écnome, considérée comme le plus grand combat naval de l'antiquité.

Ce combat avait opposé une armée romaine de 360 navires embarquant environ 140 000 hommes à environ autant de Carthaginois.

Suite à cette victoire, pour la première fois dans l'histoire de Rome, une armée de plusieurs dizaines milliers d'hommes débarque en Afrique près de Clypéa.

Regulus et son armée l'emportent rapidement et s'avancent vers Carthage. C'est près du fleuve Bagrada (aujourd'hui le Medjerda) que se place l'épisode du serpent géant.

Cet épisode a été rapporté par **Tite-Live**, comme l'attestent les *Periochae* (résumé de l'œuvre de Tite-Live, la deuxième décade qui narre la première guerre punique étant aujourd'hui malheureusement perdue) et **Valère-Maxime** dans son livre *Faits et Dits mémorables* dans les passages suivants (*Periochæ*, Lib. XVIII) :

« *Atilius Regulus in Africa serpentem portentosæ magnitudinis cum magna clade militum occidit.* »

[En Afrique, Atilius Regulus tua au prix d'une grande perte de soldats, un serpent d'une grandeur prodigieuse.]

Faits et Dits mémorables (I, 8) :

« 19. *Quæ quia supra usitatam rationem excedentia attigimus, serpentis quoque a T. Livio curiose pariter ac facunde relata fiat mentio. Is enim ait, "in Africa apud Bagradam flumen, tantæ magnitudinis anguem fuisse, ut Atilii Reguli exercitum usu annis prohiberet, multisque militibus ingentiore correptis,*

⁹**Aulu-Gelle** (né vers 130). Son ouvrage *Nuits Attiques* manifeste un esprit curieux et fin. Il est précieux par le nombre de renseignements qu'il a conservés sur les écrivains archaïques qu'il copiait.

compluribus caudæ voluminibus elisis, quum telorum jactu perforari nequiret, ad ultimum balistarum tormentis undique petitam, silicum crebris et ponderosis verberibus procubuisse, omnibusque et cohortibus et legionibus ipsa Carthagine visam terribiliorem, atque etiam cruore suo gurgitibus imbutis, corporisque jacentis pestifero afflatu vicina regione polluta, Romana inde submovisse castra. Dicit etiam, belluæ corium CXX pedum longum, in Urbem missum. »

[19. À l'occasion de ces faits extraordinaires, citons aussi le serpent qui fait, dans **Tite-Live**, le sujet d'un récit tout à la fois intéressant et rempli d'éloquence. D'après cet historien, en Afrique, auprès du fleuve Bagrada, se trouva un serpent si énorme qu'il empêchait l'armée de Regulus d'en approcher pour puiser de l'eau ; on perdit beaucoup de soldats, les uns engloutis dans ses vastes flancs, un plus grand nombre étouffés par les replis de sa queue, sans pouvoir réussir à le percer à coups de traits ; enfin, à l'aide de machines de guerre braquées sur lui de tous côtés, on vint à bout d'accabler, sous une grêle de pierres très pesantes ce monstre effroyable, plus terrible aux yeux des cohortes et des légions que Carthage elle-même ; l'eau du fleuve, mêlée de son sang, et l'air du voisinage, infecté par les exhalaisons pestilentiennes de son cadavre, forcèrent les Romains à éloigner leur camp. Tite-Live ajoute que la peau de ce prodigieux serpent, longue de cent vingt pieds, fut portée à Rome. An de Rome 498.)]

D'autres historiens latins ont rapporté cet épisode, non comme une légende mais bien comme un fait historique. Même s'ils avaient à leur disposition le livre XVIII de Tite-Live, on est en droit, pour un fait de notoriété publique, de supposer qu'ils ont puisé leurs récits à d'autres sources. Ainsi **Aulu-Gelle**, lui, cite **Tubéron**¹⁰, l'ami de Cicéron, dans le texte suivant (*Nuits Attiques*, VI, 3) :

¹⁰**Tubéron** (premier siècle av. J.C.) Connu pour son amitié avec Cicéron, Tubéron cultivait les lettres et la philosophie. Il écrivit douze livres d'*Histoires* aujourd'hui perdus. Le philosophe Ænésidème lui dédia ses travaux sur la philosophie sceptique de Pyrrhon.

« Historia sumpta ex libris Tuberonis de serpente invisitatae longitudinis. Tubero in historiis scriptum reliquit bello primo Pœnico Atilium Regulum consulem in Africa castris apud Bagradam flumen positus prœlium grande atque acre fecisse adversus unum serpentem in illis locis stabulantem invisitatae immanitatis eumque magna totius exercitus conflictione balistis atque catapultis diu oppugnatum, eiusque interfecti corium longum pedes centum et viginti Romam misisse. »

[Récit tiré des livres de Tubéron, au sujet d'un serpent d'une longueur extraordinaire. On trouve dans les histoires de Tubéron que, dans la première guerre punique, le consul Atilius Regulus, ayant établi son camp en Afrique sur les bords du fleuve Bagrada avait livré un combat vif et violent contre un serpent d'une extraordinaire grandeur habitant en ces lieux. Toute l'armée l'ayant longuement attaqué en utilisant balistes et catapultes, quand celui-ci fut enfin abattu, sa peau de cent vingt pieds de long fut envoyée à Rome.]

Citons encore **Florus** écrivant sous Trajan un *Abrégé de l'histoire romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste* (Liber II) :

« Déjà, sous le commandement de Marcus Atilius Regulus, la guerre, traversant les flots, passe dans l'Afrique. Il ne manquait pas de Romains pour trembler d'épouvante au seul nom de la mer Punique, et le tribun Mannius augmentait encore leur terreur ; au cas où ils n'obéiraient pas, il les menaça de la hache, et leur inspira, par la crainte de la mort, la hardiesse de s'embarquer. La flotte fit bientôt force de voiles et de rames ; grande fut l'alarme des Carthaginois à l'arrivée de leurs ennemis, et peu s'en fallut que l'on ne surprît Carthage les portes ouvertes. Le premier fruit de la guerre fut la ville de Clypéa ; car elle se présente la première sur le rivage de l'Afrique, dont elle est comme la citadelle et le poste d'observation. Cette place et plus de trois cents forteresses furent dévastées.

Outre les hommes, on eut des monstres à combattre. Né comme pour la vengeance de l'Afrique, un serpent, d'une prodigieuse grandeur, désola notre camp assez près de Bagrada.

Mais Regulus triompha de tout ; après avoir répandu au loin la terreur de son nom, tué ou mis dans les fers une grande partie de la jeunesse, et même des généraux ; après avoir envoyé d'avance à Rome une flotte chargée d'un riche butin et de l'immense appareil d'un triomphe, il pressait déjà le siège de Carthage elle-même, le foyer de la guerre, et était campé à ses portes. »

Et il n'y a pas que les historiens proprement dits à rapporter cette aventure, **Pline l'ancien** le grand naturaliste, dans ses *Histoires Naturelles*, au livre VIII traitant du règne animal, parle des serpents dans le passage suivant :

XIV. « *Mégasthène écrit que dans l'Inde des serpents deviennent assez grands pour avaler des cerfs et des bœufs entiers ; Métrodore, qu'auprès du fleuve Rhyndacus, dans le Pont, ils sont tels qu'ils aspirent et engloutissent les oiseaux passant au-dessus d'eux, quelles que soient la hauteur et la rapidité du vol.*

On connaît l'histoire du serpent qui, dans les guerres puniques, auprès du fleuve Bagrada, fut assiégé comme une citadelle par Regulus, avec des balistes et des machines ; il avait cent vingt pieds de long : sa peau et ses mâchoires ont été conservées à Rome, dans un temple, jusqu'à la guerre de Numance¹¹. On peut croire à ces faits quand on voit en Italie le serpent appelé boa arriver à une telle grandeur que, sous le règne du dieu Claude, on trouva un enfant entier dans le corps d'un de ces animaux, tué au Vatican. »

Dans un autre genre encore, l'épopée lyrique, **Silius Italicus**, imitateur de Virgile, dans *Punica*, sa grande épopée en vers racontant la deuxième guerre punique, a trouvé cette histoire suffisamment remarquable pour la traiter dans une incise (Livre VI 140-293). Si on peut supposer que le genre de l'ouvrage est moins exigeant à l'égard de la vérité des détails historiques, il n'en donne pas moins une description intéressante et imagée :

¹¹La guerre de Numance eut lieu vers 143 av. J.C. soit moins d'un siècle avant Tite-Live ; la dépouille du serpent est donc restée visible à Rome pendant plus d'un siècle.

[Suite à la défaite de Trasimène (217 av. J.C.) Serranus, le fils de Regulus, gravement blessé s'enfuit à travers champs et trouve refuge chez Marus, ancien compagnon de son père, qui le recueille et lui raconte l'histoire de Bagrada qui avait donc eu lieu quarante ans auparavant.]

« Il est en Libye un fleuve dont les eaux fangeuses coulent lentement à travers des sables arides ; c'est le Bagrada¹². Aucune rivière, dans ces contrées, n'étend davantage ses ondes où se mêle un impur limon, et ne couvre un plus grand espace de marais stagnants. Nous campions joyeux sur ses rives terribles, afin de ne pas manquer d'eau dans un pays où la terre en est si avare. Près de là s'étendait un bois sombre, au feuillage immobile, dont le soleil ne perçait jamais la pâle obscurité.

Une noire vapeur, qui s'en échappait, répandait dans les airs une odeur infecte. Au fond, était une caverne béante, servant d'ouverture à un antre aux détours souterrains, affreuse demeure, dont la lumière du jour ne chassait jamais les ténèbres. J'en frémis encore. Un monstre effroyable, engendré par la terre en courroux, et tel qu'aucun âge d'homme n'en verra de pareil, un serpent, long de cent brasses¹³, avait choisi pour retraite cette rive mortelle, et cet autre bois de l'Averne. Les lions, qu'il saisissait lorsqu'ils venaient boire, servaient à nourrir le poison dans son ventre immense. D'autres fois, il dévorait les troupeaux qu'on ramenait le long du fleuve, pendant la chaleur du jour, ou bien les oiseaux que faisait tomber du haut des airs l'odeur qu'exhalait son souffle empesté. Des os demi rongés étaient épars sur le sol; et, quand il s'était largement rassasié par le carnage des troupeaux, il venait revomir la sanie dans les ténèbres de son

¹²Le fleuve Bagrada (également orthographié Bagradas ou Bgrade, aujourd'hui Medjerda) charrie quantité d'alluvions qui ont créé des marécages. Ceux-ci, selon les anciens, offraient probablement un milieu propice à la vie de ce genre de monstres amphibies (cf. la Tarasque dans le delta du Rhône, l'Hydre de Lerne...).

¹³ « *serpens centum porrectus in ulnas* » : un serpent long de cent brasses. *Ulna*, avant-bras, bras, brasse a été utilisée comme mesure de longueur par Virgile, mais le terme est trop vague pour donner une indication précise (cent coudées ou cent brasses ?) ; Silius Italicus guidé par des considérations poétiques a probablement simplement voulu souligner la taille gigantesque de la bête.

antre. S'il cherchait un gouffre rapide et écumant pour éteindre l'incendie qu'avait allumé dans son corps la fermentation de sa pâture, il n'était pas encore tout entier dans l'eau que déjà sa tête repassait sur la rive opposée.

Dans l'ignorance d'un aussi grand péril, je marchais sans défiance sur les bords du fleuve, accompagné d'Aquinus, habitant de l'Apennin, et d'Avens, natif de l'Ombrie. Nous voulions reconnaître le bois et explorer sa douce solitude. À peine en approchions-nous, qu'un frémissement secret circula dans tous nos membres, et qu'ils se raidirent, glacés par un frisson intérieur. Nous entrons néanmoins, en adressant des prières aux nymphes et au Dieu de ces ondes inconnues, et, malgré la terreur qui nous agite, nous pénétrons jusqu'au fond du bois. Soudain, de l'ouverture de l'antre, s'échappe un souffle mortel plus violent que toute la fureur de l'Eurus. Une tempête s'élève et sort de la vaste gorge du monstre, et nous sommes assaillis par un orage accompagné de sifflements dignes de Cerbère :

Hors de nous-mêmes à la vue du danger, nous croyons entendre tour à tour le sol retentir, la terre trembler, l'antre crouler : il nous semble que les mânes passent devant nos yeux. Le monstre, pareil aux serpents dont les géants étaient armés quand ils escaladèrent le ciel¹⁴, à celui qui fatigua Hercule dans les marais de Lerne¹⁵, ou au dragon que Junon préposait à la garde des rameaux chargés d'or¹⁶, sortit du fond de la terre, et, dressant sa vaste tête, du seul souffle de sa gueule entr'ouverte, souilla les airs et le ciel. Nous fuions : nous voulons jeter des cris, la crainte les étouffe : vains efforts; l'hydre remplit tout le bois de ses sifflements.

Aveuglé par sa frayeur, Avens, que les destins entraînaient à sa perte et condamnaient à périr victime de sa hardiesse, se blottit dans un vieux chêne fort élevé, espérant ainsi

¹⁴Allusion au combat des Titans contre les dieux ?

¹⁵Hydre de Lerne : serpent monstrueux habitant dans les marais insalubres de Lerne, en Argolide. Tué par Hercule sur ordre d'Euristhée (un des douze travaux d'Hercule).

¹⁶Allusion au jardin des Hespérides où un dragon veillait sur les pommes d'or d'un verger merveilleux. Ces pommes auraient été offertes à Junon par Gaïa (cf. Eden).

échapper à la voracité du monstre. Je peux encore à peine le croire! le serpent, roulant autour du tronc ses immenses replis, arrache cet arbre immense, l'abat et le renverse, malgré la profondeur de ses racines : puis il saisit l'infortuné dont le dernier cri appelait ses compagnons, et l'engloutit dans son ventre hideux. J'ai vu de mes yeux cette gueule infernale le dévorer tout entier. Aquinus, non moins malheureux, s'était jeté dans le fleuve, et fendait à la nage le courant rapide; mais le serpent l'atteint avant qu'il soit au milieu des eaux, et le ramène sur la rive. Ô mort affreuse! il en fait sa hideuse pâture. Je pus échapper ainsi à la rage du monstre.

J'accours au camp aussi promptement que me le permet la crainte, et je rends compte de tout à Regulus. Touché du triste sort de ces guerriers, le général en gémit. Rapide comme l'éclair, dans le danger, au milieu de la guerre et des batailles, il brûlait, en présence de l'ennemi, d'une ardeur démesurée pour la gloire.

Il ordonne que l'on prenne les armes, et qu'une troupe de cavaliers d'élite se mette en marche. Il part lui-même, pressant de l'épéon son coursier docile La troupe armée le suit à l'instant : on porte des balistes, machines terribles pour les murailles, et les catapultes, dont le trait colossal peut ébranler les plus fortes tours. Dès que le bruit des chevaux, battant la plaine, a fait retentir la demeure sinistre du monstre, furieux du hennissement des coursiers, il se déroule, sort de son antre, et, de sa gueule fumante, exhale en sifflant un souffle infernal. Des feux pareils à l'éclair jaillissent de ses yeux; la crête qu'il dresse sur sa tête domine les arbres les plus élevés de la forêt; sa triple langue, qu'il darde, brille dans l'air et le sillonne en s'agitant. Mais à peine a-t-il entendu le son de la trompette, que, plein de terreur, il dresse son vaste corps, et se tient sur sa croupe en ramassant le reste de ses replis sous sa poitrine. Alors il fond sur l'ennemi, déroule rapidement les nombreux cercles de sa queue, et se développant dans toute son étendue, se trouve tout près de la troupe, dont il paraissait si éloigné. Les chevaux, épouvantés à sa vue, retiennent leur haleine; puis, impatients du frein qui les assujettit, jettent le feu par les narines. Le monstre, tenant la tête haute sur son cou gonflé, la promène à droite et à gauche. Dans sa fureur, il enlève ceux-ci tout tremblants, écrase ceux-là sous son poids énorme,

brise leurs os, aspire leur sang, et, tandis que sa gueule en dégoutte encore, il la rouvre pour saisir une autre victime, et en abandonne les membres demi dévorés. Déjà la troupe reculait, et le monstre vainqueur la poursuivait encore, même éloignée, de son souffle empesté.

Regulus rappelle aussitôt ses cavaliers au combat : « Fuirons-nous, Romains, devant un serpent? et l'Italie ne pourra-t-elle tenir contre un monstre de la Libye? Si son souffle vous a désarmés, si l'aspect de sa gueule vous a ôté tout courage, j'irai l'affronter seul, et ma main saura soutenir la lutte ». Il dit, et, sans hésiter, il lance d'un bras vigoureux une flèche rapide à travers les airs. Le trait siffle, va frapper le front du monstre, et s'y enfonce d'autant plus avant, que le reptile, s'élançant de nouveau, semblait être venu au-devant du fer. Un cri s'élève aussitôt jusqu'aux astres ; les demeures célestes retentissent en échos prolongés.

Le serpent furieux ne peut se résoudre à fuir, quoiqu'en proie à une douleur jusqu'alors inconnue, car il n'avait jamais senti le tranchant de l'acier. Il s'élançe, exaspéré par sa blessure, et Regulus eût vainement tenté d'éviter sa poursuite, sans son habileté à manier un coursier. Le monstre, en effet, suit les détours du cheval, en multipliant ses flexibles replis, et le cavalier n'évite ses atteintes qu'en se jetant rapidement sur la gauche. Mais le bras de Marus, témoin de ce combat, ne resta pas oisif et sans vigueur. Ce fut sa lance qui porta le second coup au terrible monstre.

Déjà il effleurait de sa triple langue le coursier que le combat avait fatigué. Un trait que je lance attire aussitôt sur moi toute la rage du cruel serpent. La cohorte imite cet exemple, et chacun provoque à son tour sa colère en l'accablant de javelots. Mais un coup de baliste l'arrête, abattu, et lui ôte sa vigueur. Son épine brisée a perdu cette raideur qui lui permettait de dresser sa tête dans les airs ; il se ralentit dans son attaque. Déjà une falarique¹⁷ lui a percé le ventre; des flèches rapides lui ont crevé

¹⁷ Falarique: arme de jet en forme de flèche ; javelot enduit de filasse et de poix utilisé pour les sièges.

les yeux. Du fond de sa large blessure coule un sang corrompu, dont l'air est empesté. Sa queue immense, dernière ressource du reptile, reste sans mouvement, percée de javelots, écrasée de projectiles; néanmoins il nous menace encore de sa gueule abattue ; une poutre enfin, sifflant avec grand bruit, et lancée par des machines de guerre, lui fend la tête en éclats. Étendu alors dans toute sa longueur sur le rivage, il exhale de sa gueule une nuée de vapeurs empoisonnées.

Alors sortirent du fleuve de tristes mugissements; un murmure se fit entendre au fond des grottes ; et soudain le bocage, l'ancre, les rives retentirent de plaintes amères. Que nous avons, hélas! payé cher cette funeste victoire! à quels supplices, à quelle rage n'avons-nous pas été livrés ? Les devins, révélant la vérité, nous avertirent trop tard, pour notre malheur, que nous avions tué le serviteur des naïades du fleuve Bagrada.

Ce fut alors, Serranus, que ton père me donna cette lance, récompense glorieuse du second coup porté au monstre, et qui, la première, avait été trempée dans son sang ».

Dans un autre registre enfin on peut citer **Sénèque**¹⁸ qui fait certainement allusion à Regulus à la fin de sa quatre-vingt-deuxième lettre à Lucilius :

« Il faut des armes puissantes pour frapper des monstres puissants. Ce serpent, qui désolait l'Afrique, et qui était plus redoutable aux légions romaines que la guerre même, en vain l'attaqua-t-on avec des flèches et des frondes; le javelot lui-même ne pouvait le blesser : dure en raison de la grosseur de son corps, sa vaste enveloppe repoussait également le fer et toute arme lancée par un bras humain ; il fallut pour l'écraser des rochers entiers. Et contre la mort vous employez des armes aussi faibles ? Vous attaquez un lion avec une alène ? Ce que vous dites est subtil : mais la barbe d'un épi est subtile aussi. Il est des armes que leur subtilité même rend inutiles et inefficaces. »

¹⁸**Sénèque** (4 – 65). Précepteur de Néron qui l'appela au pouvoir avant de le condamner. Tragédien, il est surtout connu en tant que philosophe stoïcien.

N'ayant trouvé aucun auteur ancien mettant en doute ce récit, il semble donc établi que les Romains – qui ne sont pourtant pas connus pour leur crédulité mais qui ont souvent fait montre de scepticisme (voir Cicéron par exemple) – ont considéré cette histoire de Bagrada comme étant réelle : comment mettre en doute un récit accrédité par toute une armée et quand la peau du monstre a été, pendant un siècle, vue par tous les Romains ?

D'ailleurs, sans aller jusqu'à une telle taille, **Suétone**¹⁹ rapporte que les Romains de l'époque d'Auguste avaient pu voir de leurs propres yeux un serpent géant exposé sur le forum (*Vie des douze Césars*, "Auguste", 43-11) :

" (...) *anguem quinquaginta cubitorum pro Comitio.*"

(C'est ainsi qu'il fit voir... un serpent de cinquante coudées²⁰ sur le forum.)

Au XIX^{ème} siècle, cette histoire faisait encore partie de la culture commune, comme le montre cet extrait de *La revue des deux mondes* de 1864 dissertant sur les serpents :

« (En Inde) les habitants des pays voisins des forêts et des fleuves prétendent rencontrer quelquefois de ces animaux d'une longueur démesurée. Les naturalistes de leur côté, ne possédant que des individus de quelques mètres de long, ont fixé à quarante ou quarante-cinq pieds le maximum des plus grandes espèces, et je crois devoir cette fois me ranger du côté des Indiens. Les autorités ici ne manquent pas. En Afrique, on trouve d'abord deux serpents en quelque sorte historiques, l'un de soixante-quinze pieds de long, l'autre de cent vingt. Le premier, dont parle Suétone, parut dans le cirque sous le règne d'Auguste ; l'autre, connu de tout le monde, est ce monstrueux reptile que les soldats de Regulus attaquèrent comme une forteresse vivante sur les bords du fleuve Bagrada, dans le territoire de Carthage.

¹⁹**Suétone** (75 – 160). Historien latin qui vécut à la cour d'Hadrien. Connu pour sa *Vie des douze Césars*, recueil d'anecdotes d'un intérêt documentaire considérable.

²⁰ La coudée valant à peu près 45 cm, ce serpent faisait donc environ vingt-deux mètres de long.

Sa peau, envoyée à Rome et déposée au Capitole, y resta jusqu'à l'incendie qui détruisit cet édifice lors de la guerre de Numance. »

Ce n'est que depuis le XVIII^{ème} siècle, à la suite de Voltaire et d'autres, qu'on a pris l'habitude de ne plus se fier aux auteurs anciens, mais de soumettre leurs récits au tamis de son propre jugement critique. « *Ne croyez que ce qui est vraisemblable* », écrivait de la sorte Voltaire dans sa préface de *l'Histoire de Charles XII*. Et avec talent, il donnait plusieurs exemples de choses peu ordinaires, expliquant pourquoi il fallait croire celles-ci et non celles-là, et créant avec le lecteur séduit (voire sidéré) une complicité telle que celui-ci se sent plus intelligent que tous les compilateurs d'histoires anciennes, brusquement ravalés au rang d'enfants ayant recopiés des contes de fées sans intérêt.

Dans la lignée de Voltaire, avec les progrès de la science (cf. l'opinion des naturalistes rapporté dans La revue des deux mondes ci-dessus, opinion qui n'a fait que se renforcer depuis le XVIII^{ème} siècle), on “sait” que de tels animaux n'existent pas. En effet, dans le cas contraire, il faudrait admettre que des animaux gigantesques qui n'existent plus aujourd'hui vivaient il y a seulement deux millénaires (et non des millions d'années...²¹), voire que l'hypothèse actualiste²² est fausse. On “sait” donc aujourd'hui que Regulus n'a pas rencontré un serpent de trente-six mètres de long.

²¹Voyez le “Titanoboa”, serpent fossile de 14 m, découvert en Colombie en 2009 : http://www.maxisciences.com/titanoboa/le-titanoboa-le-plus-gros-serpent-ayant-jamais-existe-sur-terre_art33621.html © Gentside Découverte. On peut y lire : « *Heureusement, le serpent arpentait notre planète il y a plus de 50 millions d'années et a disparu à la fin du Paléocène.* »

²²Actualisme : Doctrine selon laquelle les phénomènes du passé s'expliquent par la longue activité des causes qui produisent les phénomènes actuels. Elle postule que les processus qui se sont exercés dans le passé s'exercent encore de nos jours. L'adage « *le présent est la clé du passé* » résume la méthode qui en découle.

Reste à expliquer l'origine de cette fable. De deux choses l'une : soit la taille du serpent a été honteusement exagérée, soit cette histoire fut inventée de toutes pièces. Dans la première hypothèse, la taille du serpent aurait été multipliée au moins par quatre (les serpents géants n'atteignent jamais dix mètres), et les circonstances du combat auraient été enjolivées, sur le modèle des contes mythologiques, pour glorifier Regulus et son armée. Dans les deux cas, il faut se demander pourquoi, par qui, et comment on aurait réussi à faire accroire aux Romains, qui n'étaient pourtant ni naïfs ni crédules, des faits si éloignés de la réalité. Certains hasardent des hypothèses à ce sujet. Un site internet en anglais²³ reconnaît que cette histoire a été considérée comme vraie jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, jusqu'à ce qu'il soit prouvé que les dragons n'ont jamais existé²⁴, et conclut qu'il s'agit du plus grand mensonge jamais raconté.

Il imagine que Regulus, anticipant sa future défaite, aurait cherché une excuse auprès du Sénat et qu'il y aurait envoyé des peaux de crocodile découpées avec art pour faire accroire son histoire.

Ces hypothèses ne semblent pourtant pas très probantes, voire complètement invraisemblables. On sait en effet que Regulus obtint une victoire rapide. Les Carthaginois lui demandèrent la paix qu'il ne voulut concéder qu'à des conditions si dures qu'ils préférèrent continuer la guerre et durent engager Xanthippe, un Lacédémonien, à leur secours. On ne voit pas comment les Romains de l'époque de Cicéron et d'Auguste auraient pu croire à une telle fable sans preuves bien établies.

Il semblerait plus logique de faire un raisonnement par l'absurde : si une assertion entraîne une conclusion fautive, c'est que l'assertion initiale est fautive. En l'occurrence, il faut conclure que l'histoire de Regulus est vraie et que vivaient à l'époque des Romains des monstres qui n'ont laissé aucune postérité.

²³<https://sites.google.com/site/sciencemysteries/roman-dragon-lore>

²⁴“*The story was considered real until the last century, when the existence of dragons was finally disproved.*” L'auteur n'a pas jugé utile de donner une quelconque référence appuyant son affirmation, c'est en effet inutile pour quelque chose d'aussi évident...

En effet, en supposant que cette histoire est fautive on arrive à des assertions absurdes (que les Romains étaient si naïfs et crédules, qu'ils ne s'étaient pas aperçus que les dépouilles du serpent avaient été falsifiées, que les écrivains Romains les plus renommés se sont amusés à insérer une fable au milieu d'arguments sérieux, etc.).

Mais ce raisonnement est inopérant sur des esprits qui se fient à une vérité "révélée"²⁵ qu'un esprit sain ne saurait révoquer en doute et qui affirme implicitement : « il n'existe ni dragons, ni serpents de plus de dix mètres de long. » S'il semble y avoir une contradiction avec des faits c'est qu'il y a probablement une erreur quelque part, et peu importe de savoir où : pourquoi s'ennuyer avec des problèmes inutiles ? **C'est le phénomène psychologique de la "double-pensée", décrit par Orwell dans 1984, qui permet de s'accommoder de contradictions en évitant de les formuler et d'en prendre conscience.** Mais malgré une formation intensive à la pratique de la "double-pensée", certaines personnes "peu agiles" resteront gênées et mal à l'aise devant ce genre de choses.

Pour remédier à cela, après avoir insinué le doute sur la longueur du serpent, puis sur son existence, reléguée à un événement fabuleux, la meilleure solution est, sans aller jusqu'à réécrire l'histoire (cf. 1984), du moins à "l'effacer". Ainsi, alors qu'on trouvait encore dans le *Larousse Universel* de 1923 en deux volumes, à l'article "Bagrada" : « *L'armée de Regulus tua sur ses bords un serpent énorme dont la peau fut envoyée à Rome. (255 av. J.C.)* », cette mention a été supprimée dans le *Grand Larousse Encyclopédique* de 1960 en dix volumes, et l'article "Bagrada" lui-même n'existe plus dans le *Grand Larousse* en 5 volumes de 1987. Quand les faits ne s'accordent pas avec la "réalité", le mieux n'est-il pas de les ignorer ? De même, la vie de Regulus a d'abord été retirée des extraits du *De Viris* de Lhomond étudiés au lycée, puis l'histoire antique n'a plus été enseignée, et enfin l'enseignement des langues anciennes est en passe d'être définitivement supprimé.

²⁵La question qui se pose est de savoir quel est le dieu qui "révèle" cette "Vérité" (qu'un serpent de 36 m n'a pas pu exister à l'époque des guerres puniques).

Ainsi le passé devient-il une "*tabula rasa*" qui ne risque plus de gêner les futures générations dans la connaissance de la "réalité".²⁶

²⁶Notez l'aspect progressif de la démarche, procédé qui a fait ses preuves en de multiples domaines pour établir un changement en douceur, alors que si ce changement était imposé brutalement, les esprits se révolteraient.

LES DESSOUS DE LA PRÉHISTOIRE



Série « Les belles histoire
d'Oncle Fernand »

3. Lizou, le vaillant petit pionnier, ou l'origine des oiseaux

(Projet de sketch informel commandé par Yvon Pottens, spécialiste de paléontologie humaine mondialement réputé, afin d'illustrer et d'exalter encore un peu plus la Loi Intangible de l'Évolution dans les établissements scolaires, mettant ainsi les jeunes esprits à l'abri des billevesées créationnistes)

- Salut, Onc' Fernand ! Hier après-midi, j'ai vu un truc super à la télé. C'était sur les dinosaures volants. Et tu sais quoi ? Y'en avait tout plein de sortes, même des giga-gros !
- Oui, Jérémy, ça allait de la taille d'un moineau à celle d'un avion, en passant par les ptérodactyles et les ptéranodons. Le quetzalcoatl était un géant volant de douze mètres d'envergure !
- Le quezto... quèzaco ? Ah ! ouais, j'ai vu ça ! Trop top !
- Et tu sais ce que signifie « quetzalcoatl » ?
- Ben non...
- Ça veut dire « serpent à plumes » dans une ancienne langue indienne du Mexique. C'était un dieu de ces peuplades-là.
- Ça peut avoir des plumes, un serpent ?

- Non, le quetzalcoatl n'a jamais existé que dans l'imagination humaine... Mais après tout, en y réfléchissant bien, les gens qui l'ont inventé n'avaient peut-être pas si tort que ça d'apparenter entre elles les espèces d'animaux, parce que figure-toi que les oiseaux... Tu vois comment ils sont, les oiseaux, n'est-ce pas ? Ils sont recouverts... Allez, dis-le, ils sont recouverts de quoi ?
 - Ben... de plumes, non !?
 - Bien sûr ! Or, figure-toi (et là, tu vas être surpris), figure-toi, donc, que les oiseaux sont les descendants des ?..... Réfléchis..... Les descendants de qui ?
 - Ben, ch'sais pas...
 - DES DINOSAURES, justement ! Tu te rends compte ? Ça a l'air incroyable, hein ? Mais si on se réfère à l'Évolution, qui peut tout expliquer, qui explique tout, ça n'a rien d'étonnant. Parce que tout se tient, vois-tu : de la première cellule vivante à l'homme, tout se suit, se succède, en un miracul... (euh...), en un merveilleux et constant progrès.
 - C'est un progrès, que les oiseaux descendent des dinosaures ?
- Bien sûr ! Un gigantesque progrès ! Comme celui de Bubulle sortant de la mer ou de Bertha y entrant ; tu te souviens ?¹
- Mouais... Mais pourquoi qu'c'est un progrès ?
 - Parce que la plume des oiseaux est bien plus légère que l'écaille des dinosaures, cette blague ! Et qu'elle se prête beaucoup mieux au vol ! Donc, figure-toi qu'un jour...
 - Ça commence toujours par « un jour », tes histoires, onc' Fernand...
 - Eh bien oui, quoi, il faut un début à tout, et tout débute forcément un beau jour... Où en étais-je ?...
- Ah oui ! Un jour, donc (si tu veux bien, héhé !), un dinosaure pas très grand, juste un gros lézard herbivore, était poursuivi par un dinosaure très féroce qui voulait le dévorer. Appelons ce gros lézard Lizou. Et voilà-t-il pas

¹ F. THOUVENIN, « La splendide épopée de Bubulle et Bertha », *Le Cep* n°57, p. 27 ; et « Origines du poisson Bubulle et de tous ses gentils amis », *Le Cep* n°68, p. 34.

que Lizou arrive au bord d'une falaise ! Alors, forcément, il se trouve coincé tout à coup entre son poursuivant et le vide... Qu'aurais-tu fait à sa place ?

- Ben, ch'sais pas...
- Se faire dévorer, ça doit être très, très long et très, très douloureux, non ? Surtout si on tombe sur un prédateur sadique habitué à commencer par les pattes et le derrière... Alors, tant qu'à mourir, autant choisir la mort la plus rapide. Et le petit dinosaure a sauté...
- Et il s'est envolé ?
- Ah non, tu vas trop vite ! Pas celui-là, pas déjà ! Lui, c'était un précurseur, en somme. Alors, tout en agitant ses papattes de devant comme pour essayer de freiner, il est allé se fracasser en contrebas.
- Trop pas cool !...
- Eh oui... Mais ses petits avaient vu la scène. Et ça leur a donné des idées. Alors, par imitation, ils ont pris l'habitude d'agiter sans arrêt leurs papattes de devant comme ils l'avaient vu faire à leur père et comme ils le voyaient déjà faire chaque jour à leurs cousins munis d'ailes au lieu de papattes de devant. Et un jour (excuse-moi, hein !), l'un d'eux, poursuivi par un dinosaure carnassier, est arrivé au bord de la même falaise, a agité ses papattes de devant...
- Et il s'est envolé !
- Non, pas encore, malheureusement pour lui, mais au moins, il a essayé... Tu te souviens de l'histoire de Bubulle, le poisson qui voulait sortir de l'eau ? Eh bien, ç'a été pareil pour Lizou et toute sa lignée : pendant des millions et des millions... et encore des millions d'années, les descendants de Lizou ont sauté du haut de la falaise en agitant leurs papattes de devant pour essayer de voler... Et ils se sont évidemment cassé la figure. Des millions, des milliards, des trillions, des quadrillions de Lizous !... Pauvres bêtes, quand on y pense... (snif !)
- Tu pleures, onc' Fernand ?
- Mais non, voyons !... Donc, voilà : il y a eu d'innombrables générations de reptiles incapables de voler, mais essayant

pourtant de le faire sous l'empire de la nécessité. Et puis, un jour (arrête de pouffer bêtement, c'est bel et bien arrivé d'un seul coup), il s'est produit *par hasard* une MUTATION FAVORABLE. C'est-à-dire qu'une couvée de dinosaures est née non pas avec des *écailles*, qui sont *lourdes*, mais avec des *plumes*, qui sont *légères* !! C'est DINGUE, hein ? Et c'est ce qui s'est passé forcément, puisque le dog... (euh...) la Loi de l'Évolution nous l'enseigne. Et à partir de là, les choses sont allées relativement vite : génération après génération, les proto-oiseaux ou reptiles-oiseaux (on va les appeler comme ça) ont développé leurs papattes de devant en ne cessant de les agiter comme la sous-espèce en avait pris l'habitude, et à force d'être entraînées ainsi, au fil d'un nombre incalculable de générations, ces papattes sont devenues des sortes d'ailes, de plus en plus légères, de plus en plus longues et larges, de plus en plus portantes, au point de permettre des sauts de plus en plus longs, de plus en plus hauts... Jusqu'au... jour (eh oui, héhé !) où l'un de ces reptiles-oiseaux, poursuivi par un prédateur et arrivant au bord de la falaise, a préféré sauter dans le vide comme ses devanciers... Mais, cette fois, sans même s'en rendre compte, par instinct, *par nécessité*, le voilà qui s'est mis à voler devant les yeux ravis de ses congénères !! Ah, quelle inexplicable splendeur que *l'intelligence de Notre Mère Nature* !... Au bout de tous ces millions d'années, la **nécessité** venait enfin seconder le **hasard** pour cré... (euh...), pour produire le premier oiseau à partir du reptile !! (snif !)

- Tu pleures, onc' Fernand ?
- C'est seulement d'émotion... Mais tu m'as encore interrompu.....

Ah oui, je voulais ajouter que ce dernier reptile volant... ou premier oiseau, a reçu le nom d'*archæoraptor*. On en a trouvé un fossile en Chine ; c'est donc la preuve de son existence, la preuve que les oiseaux descendent bien des dinosaures et que...

- « Aréco... archér... archéo...raptor », tu dis ? Mais à la télé, justement, ils en ont parlé, et ils ont dit hier que c'était pas vrai. Que des déconneurs avaient collé la tête et le corps d'un oiseau à la queue et aux pattes de devant d'un dinosaure pour faire croire qu'on avait trouvé ce qui manquait entre les reptiles et les oiseaux...
- Aha... (aheum...). Tu es sûr de ça ?
- Oui, j'ai même enregistré l'émission sur ma tablette. Je l'ai ici dans mon sac, tu veux voir ?
- Non, non, ce n'est pas la peine (aheum...) Parce qu'il faut se méfier de ce qu'on voit à la télévision : périodiquement, il y a une taupe de la secte créationniste qui arrive à passer entre tous les filtres pour déverser ses inepties dans une émission de vulgarisation scientifique ; presque toujours, on la démasque à temps pour l'empêcher de nuire, mais manifestement, on ne l'a pas vu venir, celle-là ! J'espère que le responsable de ce fiasco sera sanctionné comme il le mérite... Mais revenons à des choses vraiment intéressantes. Sais-tu, par exemple.....
- Mais pourquoi il fallait absolument que les oiseaux proviennent des dinosaures ? Pourquoi ils n'auraient pas pu être cré... (pardon) pas pu apparaître tout seuls ? Pourquoi est-ce qu'on voit toutes sortes d'espèces qui volent : les préto... machins, les chauve-souris, et même les poissons : on nous l'a appris à l'école. Est-ce que le Créat... est-ce que Notre-Mè-reu-la-Nature avait besoin de partir des dinosaures pour fabriquer les oiseaux ? Elle n'était pas assez maligne pour le faire directement ? Et puis, dis voir, onc' Fernand, tous ces millions de milliards de Lizous munis de pattes en train de devenir des ailes, qui n'avaient plus des vraies pattes et pas encore des vraies ailes, ils faisaient comment pour se déplacer ? Ça devait être drôlement difficile pour eux de courir jusqu'au bord de la falaise !... Sans compter qu'ils n'avaient peut-être même pas eu le temps de faire des petits avant !...
- Aïe aïe aïe ! Je vois que tu passes décidément beaucoup de temps avec ton copain Kevin, l'adorateur de la Bible !

J'avais pourtant prévenu ton père à ce sujet... **Les oiseaux descendent des dinosaures, voilà tout !** C'est une vérité *scientifiquement révélée et démontrée, donc intangible* sous peine d'héré... sous peine de non-sens pseudo-scientifique, et tous les *révisionnistes acharnés*, tous les *négationnistes rétrogrades*, tous les *fondamentalistes religieux* n'y peuvent plus rien, parce qu'il y a désormais trop de savants pour le professer et aussi trop de gens pour le croire... Bon, tu m'excuseras, mais il est l'heure que je parte à la fac. Allez, rentre chez toi, Jérémy, et bonne journée... Et ne fréquente plus ce Kevin, bon sang !!

- Ben... au revoir, onc' Fernand.....
- C'est ça, au revoir.....

**Par François Thouvenin,
orthopaléontologue diplômé**

L'I.G.I.O.E.S. (Inspection Générale de l'Impartialité et de l'Orthodoxie des Enseignements Scientifiques) recommande vivement l'adoption de ce *sketch* informel à des fins didactiques, en vue de sa diffusion dans les établissements de l'Éducation Nationale, depuis l'école maternelle jusqu'au mastère de sciences naturelles. À condition, toutefois, de supprimer les huit dernières répliques, qui n'apportent rien à la démonstration.

*

*

*

BIBLE

« Je vous le dis en vérité : avant que passent le ciel et la terre, pas un yod, pas un menu trait ne passera de la Loi que tout ne soit réalisé » (Mt 5, 18)

Le Psaume 2 : chef-d'œuvre éblouissant ! Jean-Marie Mathieu

Présentation : Au Moyen Âge, la *disputatio*, « dispute, disputation » représentait l'une des méthodes essentielles d'enseignement et de recherche scolastiques dans toutes les Universités qui ont éclos en *christianitas*. Progressivement, ce terme en vint à désigner les débats contradictoires, sur divers sujets de théologie et d'interprétation des Saintes Écritures, organisés parfois entre juifs et catholiques. La courtoisie y était de rigueur de part et d'autre, mais n'excluait nullement la fermeté des propos échangés. *Laudator temporis acti !* Dans cet article, l'auteur s'essaie a posteriori à la *disputatio* avec le rav Haïm Dynovisz qui donne des cours de *Thorah* et de judaïsme à Jérusalem depuis une dizaine d'années. Le thème choisi en est le commentaire du célèbre verset 12 du *Psaume 2*, qui constitue le cœur de l'enseignement que le rav Dynovisz a mis en ligne le 8 janvier 2013 sous ce titre riche de pierres d'attente : « Il est le Fils de leurs fantasmes. » Ou comment mesurer l'importance extraordinaire d'un seul mot : le mot *bar* « fils »...

La référence à l'œuvre de Marc Girard, prêtre québécois spécialiste de l'analyse structurelle, permet à l'auteur de faire découvrir succinctement cette nouvelle méthode littéraire trop peu connue jusqu'à ce jour et qui, pourtant, s'avère très précieuse pour apprécier en vérité le sens d'un Texte biblique, en l'occurrence ici celui du douzième et dernier verset du *Psaume 2*. Ce qui fait apparaître ce poème, attribué par la Tradition à l'Esprit Saint et au génial roi David – confirmée par *Ac 4, 25* –, comme un véritable chef-d'œuvre éblouissant, tout à l'honneur de Jésus de Nazareth, fils de David, le Fils de l'homme, Fils Dieu, notre Roi Messie et Seigneur !

*« Ici, mes amis [le rav Dynovisz s'adresse directement à ses élèves et aux internautes qui suivent son cours¹], on va lire le

¹ DYNOWISZ Haïm (*rav* : titre de respect en héb. pour « maître » de *Thorah*) ; une fois sur son site : ravdynovisz.tv, aller sur « Catégories », puis sur « Psaumes », enfin cliquer sur la page 4, en bas à droite. Les propos du *rav* juif, qui commencent à 29' 47"/ 51' 59", sont introduits à chaque fois par un * astérisque et encadrés de guillemets à la française. Mes interventions *a posteriori* sont indiquées par une croix + placée en début de ligne.

douzième et dernier verset de ce *Psaume* 2, qui est le verset le plus catastrophique de l'histoire biblique !

Encore une fois, je m'excuse de ce que je vais dire devant vous, parce que c'est tellement évident, mais bon, parfois nous sommes missionnés au-delà de nous-mêmes et même de ceux qui sont autour de nous. »

+ Il est vrai, *rav*, que vos cours mis en ligne depuis une dizaine d'années rencontrent partout un succès croissant et sont suivis par des milliers d'internautes, juifs ou non-juifs d'ailleurs.

* « Ce verset 12 est l'un des plus catastrophiques de l'histoire biblique, parce que ce verset-là est l'un des fondements même de la chrétienté. Et vous allez voir sur quoi repose la chrétienté. C'est inimaginable tellement, tellement, tellement c'est abominablement bête et idiot ! »

+ La chrétienté, sauf votre respect, repose sur le Messie, Jésus de Nazareth, le Fils de Dieu venu dans la chair grâce au « *Fiat !* » de la Vierge Marie, crucifié sous Ponce Pilate, ressuscité le troisième jour. Et non sur un verset biblique, fût-il le plus sublime. Le christianisme n'est pas une « religion du Livre » – comme le sont, dit-on, le judaïsme et l'islam –, mais la religion du Verbe incarné.

*« Regardez ! Le verset dit : נשקוֹבֵר *nachqou-bar* ‘Embrassez² le בַּר *bar* ‘ [...]. Dans le monde chrétien, jusqu'à aujourd'hui, toutes les Bibles, dans toutes les langues, qu'elles soient catholiques, évangéliques, protestantes, ou tout ce que vous voudrez – il n'y en a pas une qui soit mieux que l'autre –, toutes les Bibles chrétiennes traduisent le mot *bar* par « fils » : ‘Embrassez le fils’ ».

+ Attention ! Jérôme au V^e siècle de notre ère, dans le *Psautier* qu'il a révisé sur le Texte hébreu, traduit en latin : « *Adorate pure* ». Et dans sa version du *Psalterium gallicanum*, le célèbre *Psautier gallican* – qui deviendra obligatoire en droit dans le

² DRACH Paul, *De l'harmonie entre l'Église et la Synagogue*, Paris, Paul Mellier, 1844, t. 2d, p. 456, note a/ : l'auteur, rabbin français du XIX^e s. converti au catholicisme, y précise que « la racine נשק *nachq* signifie proprement *baiser*, et par extension *adorer*, parce que le baiser chez les Orientaux est un signe d'adoration et de soumission ».

Bréviaire romain édité par le pape Pie V en 1572 –, il donne : « *Adprehendite disciplinam* », ce qui suit la *Septante* : « Embrassez sa παιδείας *paideias*, sa discipline », comme le fera la *Nouvelle Vulgate* éditée à Rome en 1979. Pas de « fils »...

Quant à la *Bible de Jérusalem*, elle traduit : « baisez ses pieds » [de YHWH], avec cette note : « Corr. ; hébr. : "et tressaillez avec tremblement ; baisez le fils"³. »

* « Je pense qu'il n'y a pas suffisamment de souffle dans le poumon d'un juif pour répondre à cette énormité ; c'est de la folie ! » [...]

+ Ce verset peut en effet nous faire penser à l'expression « Fils de Dieu », car pour nous, chrétiens, Jésus est réellement le Fils consubstantiel au Père céleste. Mais nous pourrions disputer de cette interprétation une autre fois, si vous le voulez. Restons pour l'instant à l'analyse de notre verset.

*« *Nachqou-bar* : alors pourquoi est-ce de la folie de traduire ici *bar* par « fils » ? D'abord, parce que *bar* veut bien dire « fils », mais en quelle langue ? [Réponse d'un élève : « En hébreu ! » Le *rav*, désappointé, lève les yeux au ciel en joignant les mains... D'autres disciples viennent à la rescousse : « En araméen ! »] Oui ! en araméen. Soyez précis quand vous répondez, on est enregistré... *Bar* signifie « fils » en araméen. D'où 'Embrassez le fils'. Or, le problème, c'est qu'il n'y a pas un seul mot d'araméen dans tous les *Psaumes* : ils ont été écrits en hébreu biblique. »

+ Je ne suis que poussière et cendre et ne prétendrais pas connaître plus d'un millième des merveilles de la *Thorah*, mais j'ai la chance de pouvoir être *doctus cum libro* ! Dans son ouvrage sur les *Psaumes* qu'il a traduits en français il y a quelques années, Henri Meschonnic affirme « la présence d'assez nombreux mots araméens (comme *zan* pour *min*, « espèce » en *Ps* 144, 13), indice connu d'époque assez tardive, pour les textes bibliques⁴ ». Soyez plus précis, *rav*, vous êtes enregistré !

* « Deuxième preuve : c'est que dans le même *Psaume*, quand Dieu parle du « fils » on lit *ben*, non *bar*. Au verset 7, quand le

³ *Bible (La Sainte) de Jérusalem*, Paris, le Cerf, (1955) 1961, p. 655.

⁴ MESCHONNIC Henri (Pr), *Gloires*. Traduction des psaumes, Paris, DDB, 2001, p. 30. L'auteur (1932-2009) était linguiste et poète d'origine juive.

Messie est appelé “ (tu es) mon fils”, il y a בְּנִי *beny* en hébreu, et non *bary* en araméen.

Comment, dans le même *Psaume*, appellerait-on une fois le « fils » *ben* en hébreu et une fois *bar* en araméen ?

+ Mais alors : *Serait-il interdit à Dieu, en somme,*

De parler araméen dans les Psaumes ?

Certes, le roi David s'exprimait en hébreu et il semble anachronique de vouloir placer des mots araméens dans la bouche et sous le calame de ce grand poète. Il y a pourtant un adage traditionnel juif, que vous connaissez très bien, le citant à l'occasion, qui affirme qu' « il n'y a ni antérieur ni postérieur dans la *Thorah*⁵ » : אין מוקדם ומאוחר בתורה. Et je crois que cet adage peut être étendu à toutes les Saintes Écritures.

* « Quand nos maîtres avaient le malheur de répondre qu'il n'y a pas un seul mot en araméen dans tous les *Psaumes*, ce qui est tellement évident, ils étaient tout de suite traités de blasphémateurs et tout de suite descendus dans la cave, puis remis entre les mains de ceux qui sont les représentants de la religion de l'Amour, et torturés à mort. Des milliers d'entre nous sont morts sur cette évidence. »

+ Il serait important de donner des références historiques précises sur un sujet aussi brûlant. Cependant, je vous rappelle l'illustrissime « *Disputatio* de Barcelone » tenue en juillet 1263, qui tourna à l'avantage du rabbin Moïse Nahmanide⁶ opposé au dominicain Pablo Christiani, juif converti. Le rabbin y jouit d'une relative liberté de parole sans que celle-ci ternît son amitié avec le roi Jacques I^{er}. Quatre ans plus tard, Nahmanide, sous la pression adverse et quoi qu'en eût son protecteur couronné, dut s'exiler à Jérusalem d'abord, puis à Acre où il mourut.

* « Comment veux-tu que dans les *Psaumes* il y ait un seul mot en araméen ! Comment veux-tu que, dans le même *Psaume*, une fois le mot « fils » se dise en hébreu et une fois en araméen ! Voilà deux preuves déjà. »

⁵ *Talmud de Babylone (Bably)*, Pesachim, 6b.

⁶ NAHMANIDE Moïse (1194-1270), appelé aussi par acronyme le RAMBAN : rabbin rendu célèbre par la « Disputation de Barcelone » en 1263. Il dut émigrer en Palestine en 1267.

+ Moi, je ne veux rien, mais je confesse que Dieu, l'Auteur des Saintes Écritures qui a inspiré prophètes et scribes, est Tout-Puissant. Comme le chante le psalmiste : « Or notre Dieu est dans le ciel. Tout ce qu'il a désiré, il l'a fait » (*Ps* 115, 3) ; « Tout ce qu'a voulu YHWH, il l'a fait dans le ciel et sur la terre » (*Ps* 135, 6).

Il y a certainement ici un sens très profond, encore mystérieux, à ce jeu d'emplois du mot « fils » en hébreu et en araméen. Qui cherche de tout cœur et de toute son âme trouvera !

* « Troisième preuve : c'est que le mot *bar* est aussi un mot en hébreu, qui est utilisé des dizaines de fois dans les *Psaumes*. Et que veut dire ce mot *bar* ? Dans le *Psaume* 2, ça veut dire « pur » : ‘Embrassez ce qui est pur, ce qui est beau.’ Eh bien ! donnons un exemple [le *rav* prend alors sa Bible en main droite]. Je n'ai pas eu le temps de retrouver tous les *Psaumes* où le mot *bar* est utilisé, mais d'après ce que je sais il s'agit d'une bonne vingtaine de fois dans les *Psaumes*, et toujours dans le même sens. »

+ Je comprends que, sans notes, il vous est très difficile d'être précis. Mais comme j'ai sous la main ma *Concordance*⁷ de Solomon Mandelkern, appréciée dans tout le monde juif, je peux vous aider. J'y constate que l'adjectif hébreu *bar* : *electus, dilectus, purus, inanis*, n'est employé que trois fois dans les *Psaumes* : 19, 9 ; 24, 4 et 73, 1. Pas une de plus.

*« Regardez le fameux verset 9 du chapitre [*Ps*] 19 : "Le commandement de Dieu est pur." *Barah* est au féminin ici, parce que *mitsvah* « commandement » est un mot féminin. Pour le féminin en hébreu, on rajoute un ה *hé* [...]. Comme il est dit encore dans un autre *Psaume* : ובר לבב *ouvar lèvav*, "et celui qui a un cœur pur". »

+ Il s'agit du magnifique *Psaume* 24, versets 3 & 4 : « Qui montera sur la montagne de YHWH ? Qui se tiendra dans son lieu saint ? Celui aux mains sans taches et au cœur pur... »

* « Donc, quand le verset 12 dit *nachqou-bar*, ce n'est pas ‘Embrassez le fils’, mais ‘Embrassez ce qui est pur’ ! »

+ C'était la traduction de Jérôme en son *Psautier* révisé sur le Texte hébreu, « *adorate pure* », je l'ai déjà indiqué plus haut.

⁷ MANDELKERN Solomon, *Concordantiæ Veteris Testamenti hebraicæ atque chaldaicæ*, Tel Aviv, H. Schocken, 11^e édit. corr. & aug., 1978, p. 240.

* « Mes amis ! écoutez-moi bien, écoutez ce que je vais vous dire : les juifs ont été tellement terrorisés par ce verset – parce qu’il signifiait : ou tu dis comme nous ou on t’assassine, au nom de l’amour et du sauvetage de ton âme, bien sûr –, que, avec tout le respect qu’on ne lui doit pas, quand Zadok Cohen a traduit la Bible, il a mis ici « fils », tellement il avait peur des repréailles.

La première traduction rabbinique de la Bible par le fameux Zadok Cohen, qui ne mérite pas notre respect, c’est que dans ce *Psaume* il a traduit “Embrassez le fils”. Il met simplement une petite annotation en bas, parce que son âme juive crie au scandale. Il dit : " Mais on peut traduire aussi par : " »

+ Zadoc Kahn publia sa traduction de la Bible en 1899. Je possède un exemplaire de l’édition publiée par la Librairie Colbo, 3 rue Richer à Paris, en 1978. Il y est écrit, je cite textuellement : « Rendez hommage au fils », avec en note : « Sens très douteux. D’autres : “Attachez-vous à ce qui est pur⁸” . »

* « Tous les vrais maîtres de sa génération – Kahn, lui, était grand rabbin du Consistoire⁹ –, et donc de l’époque hyper-assimilée, sont Français de confession israélite, on sait où cela les a amenés. Et donc, ce Français de confession israélite a eu vraiment peur de la réaction du clergé, et d’ailleurs il n’y a pas si longtemps que ça : Zadoc Kahn, cela remonte à combien de temps ? Deux cents ans peut-être, je ne sais pas exactement [ni lui ni ses élèves d’ailleurs]. »

+ Grâce à *Wikipédia*, je peux vérifier tout de suite que Zadoc Kahn est né à Mommenheim en 1839 et mort à Paris en 1905.

* « Regardez encore comment il y a deux cents ans, un rabbin juif consistorial était obligé de traduire pour ne pas se faire assassiner ! Imaginez-vous ! Il traduit « fils » en précisant " fils en araméen"... »

+ Pardon ! il n’a rien précisé du tout ; je l’ai cité tout à l’heure !

⁸ *Bible (La)*. Édition bilingue, traduction française sous la direction du grand rabbin Zadoc KAHN, Paris, Librairie Colbo, (1967) 2^{de} édit. 1978, p. 991. Le *rav* Dynovisz dit indifféremment KAHN ou COHEN, « prêtre » en hébreu.

⁹ Zadoc KAHN fut nommé grand rabbin de France en 1889 par le Consistoire central israélite, institution créée en 1808 qu’il ne présida jamais.

* « ... comme pour suggérer à ses frères juifs : “Vous savez bien que je suis en train de me f... d’eux, mais je n’ai pas le choix, je tiens à ma peau.” Et après, je me rappellerai d’ailleurs toujours d’une discussion que j’avais eue il y fort longtemps en France avec l’un des leurs [chrétiens]. Il me dit : “Mais je ne comprends pas, même vos rabbins traduisent comme ça !” Je ne l’avais encore jamais remarqué, parce que, heureusement pour moi, je ne lis jamais la Bible traduite en français, surtout pas par Zadoc Kahn. J’ai vu et j’ai dit : “Ouah, mince ! Comment qu’il a fait un truc pareil ?”

Sur le moment, je n’avais pas de réponse, vu que c’est un rabbin juif qui a traduit comme cela. J’ai été pris de court. J’étais réellement choqué, car c’est tellement évident que cette traduction est fautive ! Et puis, bon ! après... [j’ai réagi] entre autres par le cours d’aujourd’hui, qui montre très facilement quelles étaient les motivations de ce rabbin israélite et non juif, car il n’était plus juif, mais seulement israélite. »

+ Paul Drach, rabbin français converti au catholicisme au XIX^e s., insistait déjà sur cette distinction. Il notait que « *Le juif* dont nous parlons est une *espèce* différente de ce que l’on appelle à présent un *israélite français*. Celui-ci, vivant au sein de la corruption des grandes villes, s’éloigne de plus en plus, emporté par le tourbillon des plaisirs, des affaires, quelquefois des sciences *profanes*, s’éloigne disons-nous, de la masse de sa nation toujours fidèle à ses habitudes, tant civiles que religieuses, et à son langage particulier. Les bonnes conversions au christianisme s’opèrent généralement parmi les juifs de cette dernière classe ; parce que leur foi, quoiqu’erronée, ou plutôt faussée, sert de point de départ, tandis que les autres, ne croyant à rien, n’offrent guère prise à l’apostolat. Il n’a fallu rien [de] moins qu’un miracle dont l’Église n’a pas vu d’exemple depuis la conversion de saint Paul, pour mettre dans le bercaïl du Pasteur Divin M. Alphonse (maintenant Alphonse-Marie) Ratisbonne, qui appartenait dans toute l’étendue du terme à la première *espèce* de juifs¹⁰. » Désormais, le Ciel semble vouloir multiplier les signes, les miracles, les songes afin d’attirer dans l’Église des juifs agnostiques, voire carrément athées.

¹⁰ DRACH, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 197-198.

Véronique Lévy, petite sœur blonde comme les blés du « philosophe » BHL, en est le dernier exemple frappant¹¹.

* « Un rabbin israélite, il y a deux cents ans, était obligé de se traduire... »

+ Vous voulez dire : était obligé de « se trahir », de trahir sa foi juive ? Mais il est vrai que traduction et trahison son fort proches... Joachim du Bellay n'écrivait-il pas que d'aucuns sont « mieux dignes d'être appelés traditeurs [traîtres] que traducteurs¹² » ! D'où l'importance d'étudier la Bible en hébreu et en grec, comme aurait tant désiré pouvoir le faire la petite Thérèse, cette grande sainte du carmel de Lisieux docteur de l'Église!

* « ... un rabbin était obligé de vendre son âme de peur qu'on l'assassine, puisqu'il y a deux cents ans seulement. Vous imaginez sur quoi est fondé leur mensonge !

+ La foi chrétienne est fondée sur Jésus, vrai Dieu et vrai homme, mort et ressuscité. Francis Kaplan a bien noté « qu'en hébreu *emeth*, *vérité*, a originellement le sens de *fidélité aux promesses, ce qui fait qu'on peut avoir confiance, sécurité*. Lorsque Jésus dit : "Je suis...la vérité" (*Jn* 14, 6), il faut comprendre : "Je suis celui qui ne trompe pas", par opposition à celui qui n'accomplit pas ce qu'il dit et aussi, sans doute, par opposition à ce qui suscite, par sa propre nature – et sans rien explicitement dire –, un espoir fallacieux, tels les plaisirs du monde¹³. » Pour « leur mensonge » (des chrétiens), chacun jugera...

¹¹ LÉVY Véronique, *Montre-moi ton visage*, Paris, le Cerf, 2015. Voir aussi sur le site Gloria.tv, à « Levy », la vidéo où l'auteur témoigne de sa foi au Christ dans la Bibliothèque Médicis. Il émane de cette jeune femme si lumineuse, si gracieuse, à la voix si fluette, presque murmurée, une telle force spirituelle, capable de réduire à *quia* tous les temples de toutes les rues cadettes, de faire trembler toutes les bastilles, toutes les synagogues de toutes les places défaites, que le pauvre Jean-Pierre Elkabbach en est resté baba, mi-figue mi-raisin !

¹² BELLAY Joachim du, *Défense et illustration de la langue française*, ch. VI.

¹³ KAPLAN Francis, *La vérité et ses figures*, coll. « Philosophie de l'esprit », Paris, Aubier Montaigne, 1977, p. 195.

* « En tous les cas, on n'a pas fini ! Le mot *bar* dans les *Tehillim* veut dire « pureté » [« pur »] et donc le verset dit : "Embrassez ce qui est pur de peur qu'il [Dieu] ne se mette en colère !" Et l'on comprend très bien le contexte : "Puisque vous vivez dans la saleté du matin au soir, donc embrassez enfin ce qui est pur !" »

+ « Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu ! » (*Mt 5, 8*).

* « Mais il y a une explication beaucoup plus forte encore, rapportée par les commentaires qui disent la chose suivante. Le Radak¹⁴ explique que la Tradition [orale] – et vous allez comprendre en quoi c'est intéressant – est de dire : malgré que les *Psaumes 1* et *2* soient comptés comme deux *Psaumes* dans les *Tehillim*, en vérité ils ont été dits en même temps comme un seul grand *Psaume*. Mais comme le *Psaume 2* parle de l'époque à la fin de l'histoire : Gog et Magog, et est messianique, alors que le *Psaume 1* parle en soi plus de *moussar*, de morale juive, etc., alors, nos maîtres ont découpé ce grand *Psaume* en deux. Mais en vérité, dit-il, il s'agit d'une seule prophétie qui a été dite à ce moment-là par David. Et de là nos maîtres demandent : "Quelle est la preuve que ces deux *Psaumes* étaient en vérité un seul grand *Psaume* ? " Eh bien ! c'est que le premier commence par אֲשֵׁרִי *achrei* « heureux » [au singulier *Ps 1, 1*] et le deuxième se termine par אֲשֵׁרִי *achry* « heureux » [au pluriel *Ps 2, 12*]. »

+ J'ai un ami lasallien qui a étudié le *Psautier*, notamment les deux premiers *Psaumes* ; je vous conseille la lecture de ses travaux¹⁵.

* « Donc, c'est bien le grand *Psaume* qui parle du bonheur, simplement la première partie parle du bonheur individuel et la seconde du bonheur de la nation d'Israël au moment de la délivrance finale. Maintenant, rappelez-vous ce qui était marqué dans le *Ps 1*. Tenez-vous bien parce que c'est très, très fort ! Dans mon cours sur le premier *Psaume*¹⁶, j'avais comparé les *réchaym*, les « méchants », au *motz*, « l'écorce, la balle », et les *tsadikym*, les

¹⁴ RADAK : acronyme de Rabbi David KIM'HI, rabbin provençal (1160-1235).

¹⁵ LAUBY Jean-Pierre, frère des écoles chrétiennes, présente quelques *Psaumes*, notamment les 1 et 2, à lire sur le site : gitanseneglise.org.

¹⁶ Cf. cours du *rav*, intitulé « Pas de Foi sans Loi », du 1^{er} janvier 2013.

« justes », au « blé ». Écoutez-moi bien. Donc les « méchants » sont comme l'écorce qui refuse de se coller à son blé pour le protéger (Ésaü et Jacob, Caïn et Abel : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Je refuse de jouer le rôle de gardien, je veux exister pour moi-même...). Qu'est-ce qui se passe quand on enlève l'écorce du blé ? Elle tombe à terre, le vent vient et puis, comme disait le roi David, il emporte le *motz*, « l'écorce », aux quatre vents. Très bien ! Donc, on voit que le verset faisait allusion aux *réchayym*, « méchants », semblables à cette balle qui s'envole. »

+ Jean l'Immergeur avertit : « Il tient en sa main la pelle à vanner et va nettoyer son aire ; il recueillera son blé dans le grenier ; quant aux balles, il les consumera au feu qui ne s'éteint pas » (*Mt* 3, 12).

* « Et maintenant voici la suite. *Bar* en vérité en hébreu – puisque nous étudions un Texte hébreu et non araméen – signifie, outre ce qui est « pur », le grain de « blé » sans l'écorce. Merci, Maître du monde ! [Le *rav* reprend sa Bible et dit « merci ! » à Jonathan en montrant le marque-page, en forme de baguette de pain à la française, que cet élève lui offrit ; « c'est pour qu'on avance à la baguette » plaisante-t-il].

En *Gn* 42, 3, il est écrit que les frères de Joseph descendent en Égypte pour aller y chercher du *bar*, c'est-à-dire du « blé » [...]. »

+ Le Maître nous a prévenus il y a deux mille ans : « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (*Jn* 12, 24).

**Nachqou-bar* signifie donc, dans le contexte de ce grand *Psaume*, qui au début parlait du *motz*, « l'écorce » : « Embrassez le blé et cessez d'embrasser l'écorce ! » C'est le Messie qui s'adresse ainsi aux nations. C'est tellement évident ! Nos enfants de six ans le savent et nos pères sont morts sur le bûcher pour ne pas contredire les représentants de Satan sur terre. »

+ Une parabole peut nous éclairer : « Le semeur, c'est le Verbe qu'il sème. Ceux qui sont au bord du chemin où le Verbe [en grec ο *λογος* *ho logos*] est semé, sont ceux qui ne l'ont pas plus tôt entendu que Satan arrive et enlève le Verbe semé en eux » (*Mc* 4, 14-15).

*« Deux mille ans de souffrances pour des évidences... Voilà comment toute une religion repose sur du vent, sur une infamie,

sur une mauvaise foi et tout simplement sur un illettrisme total de la langue juive. C'est inimaginable ! Et eux sont le nouvel Israël... C'est incroyable. De quoi avons-nous souffert depuis deux mille ans ? Si au moins on avait souffert des mains de gens qui avaient quelque chose à dire et à vendre : vérité contre vérité ! Mais nous sommes morts sur l'autel du vent. "Autant en emporte le vent"¹⁷ ! Absolument. »

+ Moi, je n'ai rien à vendre (ni salade, ni rave ni navet), mais regardez, *rav*, de nos jours, les Juifs israéliens convertis au Christ sont obligés de se cacher, et pourtant Israël se veut une société démocratique. Jean-Marie Setbon, juif baptisé dans l'Église catholique en 2008, remarque également qu'« au XXI^e siècle, des Juifs maudissent encore trois fois par jour les juifs devenus chrétiens, et je ne devrais pas le dire ? Non, je n'ai pas honte de ma conversion¹⁸. »

* « *Nachqou-bar* signifie : "Arrêtez de faire le choix de l'écorce, faites le choix du blé. Attachez-vous à Israël, il n'y a qu'un seul et unique Israël, c'est nous les juifs jusqu'à aujourd'hui. Faites le choix d'Israël, du vrai !" Voilà ce que dit le verset 12 du *Psaume 2*. »

+ Désormais, *rav* Dynovisz, je vais me permettre de citer assez longuement Marc Girard¹⁹, un prêtre québécois qui a mis au point une méthode, assez géniale à mon avis – et j'espère que vous en serez d'accord bientôt avec moi –, pour entrer dans l'intelligence du *Psauteur*. Il explique son œuvre ainsi : « Notre étude ne portera pas sur les structures profondes, qui normalement échappent à la conscience de l'hagiographe, mais bien sur les *structures* dites de *surface* ou stylistiques, celles-là même dans lesquelles l'auteur ou, le cas échéant, le rédacteur, a intentionnellement moulé les

¹⁷ Allusion au roman de Margaret MITCHELL, publié en 1936 et adapté au cinéma par Victor FLEMING en 1939, film très apprécié par le *rav* Dynovisz.

¹⁸ SETBON Jean-Marie Élie, *De la kippa à la Croix*. Conversion d'un Juif au catholicisme, Paris, Salvator, 2013, p. 184.

¹⁹ GIRARD Marc (RP.), *Les Psaumes*. Analyse structurelle et interprétation, coll. « Recherches, nouvelle série 2 », t. I^{er} : *Ps 1-50*, Paris, le Cerf, 1984, p. 13-28.

matériaux de son texte comme un maçon coule son ciment dans des formes faites sur mesure.

Voilà qui nous introduit à la *distinction entre analyse structurale et analyse structurelle*, selon qu'on cherche à dégager les structures profondes d'un texte ou à discerner un patron stylistique, sciemment élaboré, pour une bonne part (correspondances à fleur de texte). Dans un texte, les relations sont de trois niveaux : verbales, syntaxiques et thématiques. L'analyse structurelle se réfère au premier niveau, l'analyse structurale au deuxième ; le troisième niveau concerne plutôt la théologie biblique.

Notre contribution s'en tiendra essentiellement aux patrons stylistiques. Nous nous sommes rendu compte qu'une étude systématique et poussée des structures de surface dans les psaumes se trouvait à lever le voile sur un **phénomène littéraire d'une ampleur à peu près insoupçonnée**²⁰.

Les psalmographes hébreux, en effet, possédaient **un art d'écrire absolument extraordinaire**, et un certain nombre de procédés de composition relativement faciles à répertorier. Derrière l'apparence de poèmes incohérents, composites, redondants ou répétitifs se cache la réalité de **structures stylistiques savantes et porteuses du sens** que l'auteur a précisément voulu donner à son texte [...].

En gros, abstraction faite de certaines subtilités, l'analyse structurelle suppose à la base une théorie littéraire, c'est-à-dire un apprentissage de la composition lié à certaines contingences spatio-temporelles, donc culturelles. En d'autres termes, tout au long de l'histoire biblique, on a dû enseigner une méthode, à la fois pour écrire en se servant des procédés de composition typiquement structurels, et pour repérer lesdits procédés à la lecture d'un texte déjà écrit. Où et comment enseignait-on cette méthode ? **On n'en sait rien**²¹.

²⁰ C'est moi qui souligne en gras, ici et plus loin.

²¹ Pas plus qu'on ne connaît les secrets des maîtres d'œuvre de la basilique de Vézelay, des cathédrales de Chartres, de Bourges... La Tradition ne révèle jamais tout ce qu'elle sait. Jésus est très sévère **disant** : « Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré, ne jetez pas vos perles devant les porcs : ils pourraient bien les piétiner, puis se retourner contre vous pour vous déchirer » (*Mt 7, 6*).

Tout ce que l'on peut dire, c'est que cet enseignement devait être singulièrement répandu puisque, en dépit d'une effarante et indéniable pluralité d'auteurs, on trouve quelque chose de ces procédés d'une couverture à l'autre de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans leurs strates les plus anciennes comme dans les plus récentes. Mais ni la Bible ni les écrits judaïques connus ne portent la moindre trace d'un tel code de stylistique [...].

Il ne semble pas, dans l'état actuel de la recherche, que les lettrés égyptiens, cananéens et mésopotamiens soient arrivés à la cheville des hagiographes bibliques en matière d'esthétique structurelle. On a depuis longtemps remarqué le phénomène suivant : alors que, dans tous les autres arts, Israël a souvent plagié ses voisins et s'est contenté d'une production plutôt médiocre, **en littérature**, tout au contraire, il en est arrivé à ce qu'on peut véritablement considérer comme une épigénèse²². »

J'arrête un instant ma lecture du livre de Marc Girard pour vous faire remarquer ici, *rav* Dynovisz, que, curieusement, la France est renommée dans le monde entier pour être la nation littéraire par excellence ! Mais continuons :

« En réalité, l'esthétique biblique, qu'on est en train de redécouvrir, n'est-elle pas une facette, pour une part, décelable du **mystère de l'inspiration et de la transcendance de l'Écriture** ? Il n'est pas défendu d'opiner en ce sens... [...] »

Nous-même, dans nos activités pédagogiques courantes [cours, catéchèse, conférences], avons eu l'occasion de vérifier la validité de la méthode dans nombre de textes de l'Ancien Testament, des évangiles, en particulier du quatrième, des épîtres pauliniennes. Il semble y avoir-là, pour l'heuristique²³ biblique, **une clef qui n'est pas loin d'être un passe-partout**.

²² Étymologie grecque : *επι* *épi* « sur » + *γενεσις* *généσις* « création ». Toute action en vue d'une finalité est épigénétique. Il y apparaît (épi-genèse) des différences qui vont se différenciant au fur et à mesure.

²³ Étymologie grecque : *ευρισκω* *heuriskô* « trouver ». Terme de didactique qui signifie l'art d'inventer, de faire des découvertes. Le Christ est la Clef de David qui ouvre : *O Clavis David qui aperis*, comme le chante la Grande Antienne au 20 décembre.

Le génie français, épris d'ordre et de clarté, n'est-il pas tout prédisposé à s'intéresser aux relations qui unissent les éléments d'un texte en structure cohérente ? Ce génie français, en tout cas, a joué un rôle important dans l'essor du structuralisme multidisciplinaire. On peut s'attendre aussi à ce qu'il apporte sa modeste contribution au repérage des structures de surface dans la Bible. »

* « Je suis juif français d'origine ashkénaze comme mon patronyme Dynovisz le laisse entendre. Et vous savez que tous les peuples, les Français en particulier, sont capables d'avoir des intuitions géniales, gigantesques, on ne peut même pas imaginer d'où cela vient ! C'est pour cela qu'on est fier de venir de là-bas, de France²⁴. **Le français est la plus extraordinaire des langues**, après la *lachôn haqodech*, « langue sainte » [c'est-à-dire l'hébreu, bien sûr], pour comprendre la *Torah*. **La langue française est une langue prodigieuse**, nous avons de la chance d'être nés francophones²⁵ ! »

+ Merci, *rav*, c'est votre cœur qui a parlé ! Je continue ma citation du P. Girard : « [...]. Toute traduction suppose des choix, surtout lorsque le texte reçu n'est pas en bon état. Il nous fallait donc opter pour un *postulat critique* de base : c'est, dans notre cas, **l'autorité du texte massorétique**.

Sauf évidence de corruption irrémédiable, nous avons un parti pris très clair **en faveur du texte hébreu consonantique** : il est d'ailleurs parfois moins corrompu qu'on ne le prétend [...].

Ce type d'exégèse comporte au moins quatre *avantages*. D'abord, il projette une lumière nouvelle sur le *plan de composition* propre à chaque psaume. Il permet d'en arriver à une division beaucoup plus stricte du texte. Il met en relief, pour chaque psaume, un plan unique, réel, normalement voulu par l'auteur, fondé sur des critères littéraires objectifs.

[...]. De plus, l'analyse structurelle permet de reprendre avec un éclairage nouveau toute la *question de l'unité littéraire des psaumes...*

²⁴ DYNOWISZ, cours du 21 octobre 2009, « Noah » 4^e cours, à 30' 08''/56' 36''.

²⁵ DYNOWISZ, cours du 4 octobre 2010, « Les fausses idéologies ».

Un troisième avantage touche le contenu notionnel. S'il est vrai que **la structure supporte le sens**, cela veut dire que, par le biais de l'analyse structurale, dans chaque poème et chaque section de poème, on peut opérer un *clivage rigoureux des idées* dominantes, sous-dominantes et autres.

Enfin, le décryptage de certains liens structurels peut *éclairer* à l'occasion *certaines termes ou versets* réputés sémantiquement énigmatiques ou critiquement corrompus... »

Le père Marc Girard, en analysant le *Ps 2*, offre aux lecteurs un tableau synthétique très parlant. Je vous le présente plus loin, mais d'une manière simplifiée, me permettant d'y ajouter quelques extraits de son commentaire qui devraient vous passionner²⁶.

« Avec de solides points d'appui structurels, **nous respectons le TM²⁷** : *nashqû-bar*. *Bar*, un aramäisme, est une variation stylistique de *bên*, « fils ». Nous le rendons finement par « fieu », forme dialectale et paysanne du mot « fils » en français. D'un volet à l'autre, *màshîah*, « Messie », *bên* et *bar* se correspondent synonymiquement. Les subterfuges des traducteurs anciens et contemporains pour rendre autrement l'aramäisme ne convainquent pas du tout. L'expression est elliptique : « baiser (les pieds de) », c'est-à-dire « rendre hommage ». [...] *Mashîah*, *bên* et *bar* se recoupent sémantiquement.

Ce sont des désignations du *melek*, le roi élu de *Yhwh*. *Màshîah* et *melek* sont des termes interchangeableables, comme on peut le prouver par le parallélisme de *Ps 18*, 51. On peut en dire autant de *bên* et *bar*, sémantiquement, malgré la rareté de la forme *bar* [...].

²⁶ GIRARD, *op. cit.*, p. 58-66.

²⁷ Abréviation pour **Texte Massorétique** : Texte hébreu biblique transmis par la *massorah* fixée au IX^e siècle de notre ère grâce au travail des massorètes juifs.

PSAUME 2

1a les <i>nations</i> 1b les peuples 2a les <i>ROIS DE LA TERRE</i> 2b les <i>CHEFS</i>	4a <i>SIÉGEANT AUX CIEUX</i> 4b <i>ADONAI</i> 5a il leur parle en <i>colère</i> 5b sa brûlure 6a <i>J'ai sacré mon ROI</i> 6b <i>sur Sion</i>	10a <i>ROIS...</i> 10b <i>JUGES DE LA TERRE</i>
2c contre <i>YHWH</i> et contre son <i>MACHIAH</i>	7a décret de <i>YHWH</i> 7b Il m'a dit : mon <i>BEN</i> , 7c je t'ai fait naître	11a Servez <i>YHWH</i> 1b défilez avec <i>tremblement</i> 12a baisez le <i>BAR</i>
3a <i>BRISONS</i> 3b <i>JETONS</i> leurs cordes	8a Demande-moi 8b les <i>nations</i> 8c la terre 9a tu les <i>BRISERAS</i> 9b <i>FRACASSERAS</i>	12b en <i>colère</i> et que vous ne <i>PÉRISSEZ</i> 12c en <i>colère</i> <i>BRÛLE</i> 12d <i>Heureux</i>

Tableau 1 : Schéma structurel du *Ps 2* donné par Marc GIRARD en son ouvrage. Je me suis permis de simplifier l'ensemble, afin de mettre en relief les trois emplois du Nom *YHWH* (en violet) et les mots (en rouge) *Machiah* « Messie », *Ben* « Fils » (en héb.) et *Bar* « Fils » (en aram.), tous situés sur le même volet, celui du milieu. Notez que l'ensemble des 3 x 3 = 9 cases forme une croix...

Notre méthode « permet de mieux mettre en évidence la progression dramatique du psaume en rapport avec le thème de la colère [...] ; elle seule explique pourquoi les v. 1-9 suivent un patron chiasique²⁸ [...] ; elle seule permet de saisir pourquoi le nom de *Yhwh* est employé exactement trois fois, et à tels versets plutôt qu'à tels autres ; elle seule illustre le rapport structurel entre *màshîah* (v. 2c), *bèn* (v. 7b) et *bar* (v. 12a) – maints critiques ont si peu pigé ce lien qu'ils boudent le TM et ajoutent à *bar* quatre consonnes transposées de l'hémistiche précédent, de manière à pouvoir lire « baisez ses pieds », comme si c'était bien naturel pour des rois humains de baiser les pieds de *Yhwh* Dieu ! La racine elle-même d'où provient le substantif *bar* (*br'*, « créer, former »), peut même correspondre à l'idée d'engendrement (*yld* : v. 7c). **Le TM, ici comme ailleurs, mérite qu'on le respecte**, comme notre analyse en fait foi – ; elle seule peut expliquer le rôle structurel du v. 4 (antithèse entre *Yhwh*-Roi et les rois adverses) ; elle seule, enfin, permet de saisir le rapport qui unit trois tandems de verbes de destruction à la fin des volets [...]. Au terme, l'exégèse aura sans doute une idée beaucoup plus précise du contenu incroyablement dense de nos douze versets. L'avantage de notre schéma est qu'il intègre les données des autres et permet d'aller jusqu'au bout dans la perception des procédés de structuration littéraire. S'il est un procédé de quelque manière intentionnel, ce doit être celui du triptyque. Mais nous avons probablement ici un cas de texte où l'analyse se rend beaucoup plus loin que la conscience de l'hagiographe [...].

Comment relire le *Ps* 2 ? Il peut nourrir encore aujourd'hui l'espérance des temps messianiques, que partagent les juifs et les chrétiens. Pour les premiers, l'attente d'un monde meilleur est tout orientée vers l'avenir. Pour les chrétiens, les temps messianiques sont inaugurés, ils sont en cours déjà depuis deux mille ans. En plus d'un passage, le Nouveau Testament a appliqué le *Ps* 2 à Jésus, fils de David.

L'inclusion de *melek* « roi » (v. 1-6) et des synonymes *bèn...* *bar* « fils » (v. 7-12) mettant en évidence le *leitmotiv* royal du psaume [...], celui-ci devient, en relecture, une profession de foi en la royauté (pouvoir judiciaire) que le Christ tient de son père (cf. v.

²⁸ En forme de chiasme, sur le modèle de la 22^e lettre de l'alphabet grec : χ *chi*. PLATON, en son *Timée* 26 b-c, y discernait la forme inscrite invisiblement dans le cosmos par le Dèmiurge... IRÉNÉE DE LYON s'en souviendra.

4-9). L'homme a beau s'acharner à vouloir détruire cet empire (cf. v. 1-3) ; ce faisant, c'est lui-même qu'il détruit (cf. v. 9 & 12bc), car l'empire du divin Fieu, « Fils », n'appartient pas à ce monde-ci (cf. *Jn* 18, 36). Aussi chrétiens attendons-nous, comme les juifs, une manifestation eschatologique du Roi-Messie ; nous parlons, nous, de second avènement. »

* « Marc Girard écrit : ‘L'empire du divin Fils n'appartient pas à ce monde-ci’ ! Écoutez-moi bien : notre faute [à nous, fils d'Israël] par rapport au soleil va donner naissance au christianisme et notre faute par rapport à la lune va donner naissance à l'islam, à un niveau extrêmement profond là où les choses commencent. Donnons un exemple [...] : ‘À celui qui te frappe sur une joue tend-lui l'autre joue’ est l'expression la plus catastrophique de cette parole absolue [solaire] qui ne tient absolument pas compte de la réalité terrestre, qui fait fi de la réalité et qui, finalement, devient insupportable parce qu'elle ne peut pas être vécue ni réalisée. C'est absolument impossible, quand on vient pour te détruire, d'être complice de ta propre destruction en tendant l'autre joue. Cela veut dire que tu places la barre tellement haut que tu la rends inaccessible et, automatiquement, il n'y a pas d'autre choix que de se dire, ou : ‘Mon royaume n'est pas de ce monde’, ou alors : ‘Je vais me venger de ce monde qui refuse la parole.’ Donnons un autre exemple avec cette théologie [chrétienne] voulant absolument dire que le Messie est déjà arrivé, alors que depuis deux mille ans le monde n'a jamais autant souffert [...], ce qui est bien la preuve encore d'une approche complètement hors monde, qui ne tient pas compte de la réalité²⁹. »

²⁹ DYNOWISZ, cours du 19 juin 2011 : « Le secret de l'Éclipse de lune du 16 juin 2011 », Révélations, à partir de 31'10"/84' 09".

+ Attention ! *rav* Dynovisz, il faut bien interpréter la phrase du Christ. Le savant abbé Jean Carmignac écrit, dans un livre à connaître³⁰, je lis : « En *Jn* 18, 36, Jésus a répondu (à Pilate) : ‘‘Ma Royauté ne (vient) pas de ce monde.

Si de ce monde (venait) ma Royauté, mes serviteurs combattraient, afin que je ne sois pas livré aux Juifs. Mais en fait ma Royauté ne (vient) pas d’ici (bas)³¹’’ [...]. Ce dialogue ne cherche pas à préciser où est le Royaume de Jésus, mais bien si Jésus est roi, s’il possède la Royauté, s’il a des prétentions à ce titre. Pilate le comprend fort bien quand il réplique ‘‘Ainsi tu es roi !’’. Et Jésus ne le détrompe pas, mais affirme carrément ‘‘Je suis roi’’. Aucune notion de « Règne » [en héb. *malkouth*] ou de « Royaume » [en héb. *mamlâkâh*] n’est possible ici.

Jésus précise deux fois que sa Royauté n’a pas une origine terrestre, qu’elle ne procède pas « de ce monde » et une troisième fois qu’elle ne procède pas « d’ici », c’est-à-dire « de ce bas monde ». Ce n’est pas une origine dynastique ou une conquête personnelle qui lui ont procuré cette dignité et ce pouvoir royal. Pour éviter en français toute méprise, l’addition du verbe « venir » montre bien que la préposition « de » possède alors son sens originel : « hors de », « en provenance de ».

Cette Royauté est revendiquée par Jésus non pas pour l’avenir, mais bien pour le présent, quand il est de fait « livré aux Juifs ». Le contexte ne précise pas où, quand, comment cette Royauté s’est exercée, s’exerce ou s’exercera. Simplement Jésus repousse toute origine humaine pour sa Royauté. »

Jeanne d’Arc savait très bien tout cela quand elle disait Jésus « vrai Roi de France ». L’Église est à jamais le *verus Israel* et la France, « fille aînée de l’Église », est réellement la « nouvelle tribu de Judah ».

³⁰ CARMIGNAC Jean (abbé), *Le Mirage de l’eschatologie*. Royauté, Règne et Royaume de Dieu... sans eschatologie, Paris, Letouzey & Ané, 1979, p. 65.

³¹ Le grec n’a qu’un mot : βασιλεία *basiléia*, quand l’hébreu en a trois : *meloukâh* « royauté », *malkouth* « règne » et *mamlâkâh* « royaume » ; sans oublier l’araméen : *malkou* « royaume » et *malkoutha* « royauté » ! Cf. CARMIGNAC, *op. cit.* p. 14-16.

Lors de son arrestation, Jésus dit à l'Ischariote, « C'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ! » (*Jn 22, 46*) Que nous, chrétiens, n'embrassons jamais le « Fils », *bar*, fils de David, le Fils Dieu né de la Vierge Mère, comme le fit ce traître. Imitons plutôt les cardinaux, certains chenus, tout tremblotants, appuyés sur une canne, qui défilent devant le Crucifix durant la Semaine Sainte à Rome, afin d'étreindre les pieds de l'Agneau immolé, sans tache, au cœur pur, immaculé, celui que personne n'a pu convaincre de péché et qui nous offre son Corps sous l'apparence d'un humble morceau de Pain (de farine de blé).

Cher *rav* Haïm Dynovisz, visiblement vous n'êtes pas un tiède – Dieu vomit les tièdes ! –, mais je suis sûr qu'après votre conversion... dans le sillage de Véronique Lévy, si YHWH le veut, vous découvrirez que confesser le Fils vrai Dieu et vrai homme n'est pas un fantôme, quelque image venant de je ne sais quel rêve ou hallucination ! J'accourrai alors à Jérusalem pour venir m'asseoir simplement à vos pieds afin d'écouter votre cours sur la Parole de Dieu. Oh ! je le sais : en ce qui regarde l'Évangile, vous êtes encore ennemi, mais en ce qui concerne l'élection, vous êtes toujours aimé du Seigneur à cause de vos pères : Abraham, Isaac, Jacob ! Car Dieu ne se repent ni de ses dons ni de son appel (cf. *Rm 11, 29*).

+
+ + +
+

REGARD SUR LA CRÉATION

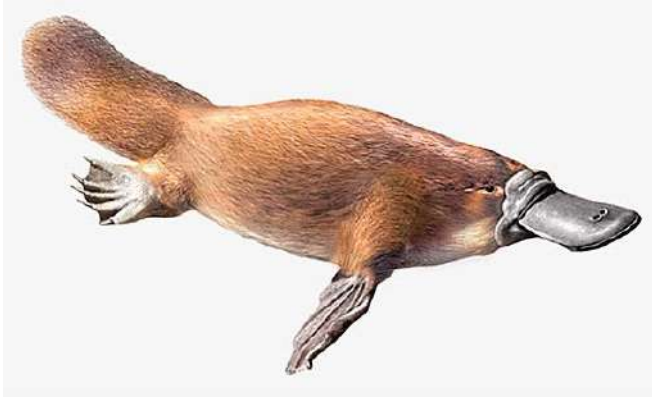
« Car, depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu quand on Le considère dans ses ouvrages. » (Rm 1, 20)

L'ornithorynque : une facétie du Créateur Claude Eon

Résumé : L'ornithorynque est un animal si étrange que les naturalistes de Londres crurent d'abord que le gouverneur de l'Australie leur avait envoyé un faux. En effet, velu comme un mammifère, il pond des œufs mais allaite ses petits sans mamelles, à travers les pores de sa peau. Sa queue et son habitat font penser au castor, mais il a un bec et des pieds palmés comme le canard. Les électro-récepteurs du bec lui permettent de se diriger dans l'obscurité (il chasse de nuit). Plus étonnant encore, son génome est très particulier : au lieu des chromosomes XX et XY pour la femelle et pour le mâle, il présente une séquence de 10 chromosomes, respectivement XX XX XX XX et XY XY XY XY. Bref, il est inclassable et, à ce titre, constitue une énigme insoluble pour les évolutionnistes, condamnés qu'ils sont à lui inventer une lignée ancestrale.

Dans les rivières de l'Australie orientale vit une très étrange créature. Elle a une fourrure de velours, une queue de castor et un bec mou ressemblant à celui du canard. Lorsqu'elle fut découverte en 1797, les colons furent très intrigués par cet animal qu'ils baptisèrent « taupe aquatique ». Le gouverneur local envoya à Londres quelques spécimens. Mais en Angleterre on ne voulut pas croire à l'authenticité de l'animal. Un zoologiste suggéra qu'il s'agissait d'une imposture vendue par des taxidermistes chinois à des marins crédules. Un autre, soupçonnant la fraude, essaya de séparer le bec de la fourrure et on peut encore voir la marque des ciseaux sur l'original conservé au British Museum de Londres. Après des années de doute, la réalité s'imposa en 1802, lorsqu'un savant anglais confirma l'authenticité de l'animal. Il l'appela *platypus*, version latine du mot grec « pied plat ».

Mais comme ce nom était déjà attribué à un autre animal, on lui donna le nom scientifique d'*Ornithorhynchus anatinus*, soit Ornithorynque en français.



L'originalité de l'ornithorynque est d'être un mammifère pondant des œufs, ayant la queue semblable à celle du castor et doté d'un bec de canard. C'est un animal nocturne plutôt farouche. Son poids varie entre 0,7 et 2,4 kilos, et il mesure entre 40 et 50 centimètres. La queue mesure 12 cm et la mâchoire 6 cm. Par son pelage et sa queue, il ressemble surtout au castor, son corps large et plat est couvert d'une fourrure imperméable l'isolant du froid. La température de son corps est de 32° au lieu des 37° chez les mammifères placentaires. Dans sa queue, il stocke des réserves de graisse. Comme les canards, il est pourvu de pieds palmés avec une palmure dépassant les doigts qu'il utilise pour nager et qu'il peut partiellement replier lorsqu'il se déplace sur le sol sec, ou lorsqu'il doit utiliser ses griffes pour grimper sur les berges ou pour creuser sa tanière. Sa mâchoire cornée lui a donné son surnom anglais de *duck-billed platypus*, « pied plat à bec de canard ». Les jeunes ornithorynques ont des molaires à trois cuspidés, qu'ils perdent au moment de quitter le nid et les adultes disposent de blocs de kératine pour les remplacer.

À la différence des autres mammifères, les pattes de l'ornithorynque sont situées sur les côtés de l'animal et non pas en-

dessous, ce qui lui donne une démarche semblable à celle des reptiles.

Dans l'eau, ses yeux et oreilles sont hermétiquement clos, l'animal se dirigeant par électrolocalisation. Ses électro-récepteurs situés sur la partie caudale de la peau du bec lui permettent de localiser ses proies en détectant le champ électrique produit par leurs contractions musculaires. Ses mécano-récepteurs détectant le toucher sont répartis uniformément dans tout le bec. « On pense que l'ornithorynque peut déterminer la direction de la source électrique en comparant l'intensité du signal selon l'orientation de son bec. Ceci expliquerait les mouvements caractéristiques de va-et-vient de la tête pendant qu'il chasse. Les cellules communes pour les deux types de récepteurs suggèrent un mécanisme de détermination de distance de la proie par comparaison du temps d'arrivée des deux types de signaux¹. »

Le *platypus* est un animal semi-aquatique vivant dans les cours d'eau et rivières de l'est de l'Australie et en Tasmanie. C'est un excellent nageur et il passe dans l'eau une douzaine d'heures par jour à la recherche de sa nourriture. Il plonge pendant 30 secondes – 40 secondes au maximum –, ensuite il lui faut 10 à 20 secondes de récupération avant de replonger. Il se propulse en ramant avec ses seules pattes avant, les pattes arrières, quoique palmées, ne lui servant qu'à se diriger avec l'aide de sa queue. L'ornithorynque est un carnivore, il se nourrit de vers, de larves d'insectes, de crevettes d'eau douce, de petits poissons ou d'écrevisses. Il stocke tout cela dans ses bajoues et déguste sa pêche sur la berge. Il a besoin de consommer chaque jour l'équivalent de 20% de son poids. C'est un animal essentiellement nocturne vivant sur les berges des rivières dans lesquelles il creuse son terrier pour se reposer et se reproduire.

Ce terrier est un long tunnel sinueux pouvant atteindre 20 mètres de long. Il existe deux types de terriers. L'un est une

¹ Wikipédia : art. « Ornithorynque », p. 4.

chambre-salon utilisé par les deux sexes sauf pendant la période d'incubation, et il devient alors une garçonnière. L'autre est creusé par la femelle pour la procréation et sert de garderie (*nurserie*). Elle y apporte des feuilles, de l'herbe, des brindilles ou des roseaux pour en améliorer le confort. Pour se protéger des inondations et des ennemis potentiels, la femelle installe des murs de terre à plusieurs endroits dans le couloir d'accès.

L'ornithorynque mâle possède un aiguillon venimeux de 15 millimètres aux chevilles. Le venin est composé de protéines ressemblant à des défensines (*defensin-like proteins DLP*) ; trois d'entre elles sont propres au platypus. Ces *DLP* sont produites par le système immunitaire du *platypus*. La fonction des défensines est de faire des trous dans les bactéries pathogènes, mais dans le cas de l'ornithorynque le venin a une fonction défensive. Bien qu'assez puissant pour tuer des animaux de la taille d'un chien, le venin n'est pas mortel pour l'homme, mais il provoque d'importantes douleurs et des œdèmes qui se développent autour de la piqûre et se répandent dans tout le membre concerné. Le venin est produit dans une glande crurale et sa production augmente durant la période de fécondation, ce qui laisse à penser qu'il sert surtout d'arme offensive contre les mâles concurrents.

Ce ne fut qu'en 1884 que W. H. Caldwell, envoyé en Australie pour cela, aidé par 150 aborigènes, découvrit au terme d'une intense recherche quelques œufs d'ornithorynque. La femelle atteint sa maturité sexuelle vers l'âge de 2 ans et il n'y a qu'une seule saison des amours par an, entre juin et octobre. Le marquage et la recapture ainsi que les premières études génétiques semblent indiquer la possibilité de populations sédentaires et transhumantes suggérant un système polygénétique de reproduction.

Après l'accouplement dans l'eau, la femelle construit son terrier décrit ci-dessus. Le mâle ne participe en rien à la couvaison ni à l'élevage des petits ; il se retire dans son ancien terrier. La

femelle ornithorynque a deux ovaires, mais seul le gauche est fonctionnel. Elle pond de 1 à 3 œufs (généralement 2) d'environ 11 mm de diamètre, légèrement plus ronds que ceux des oiseaux et semblables à ceux des reptiles. Les œufs se développent dans l'utérus pendant environ 28 jours et sont incubés pendant 10 jours par la mère. Chez les oiseaux en revanche, l'œuf ne reste qu'un jour dans l'utérus pour être incubé pendant 21 jours. Les nouveau-nés sont très vulnérables, aveugles et sans poils. Comme pour les mammifères, la femelle allaite ses petits, mais elle ne possède pas de mamelons et elle émet son lait par les pores de sa peau. Les petits se nourrissent en léchant les poils de leur mère pendant 3 à 4 mois, puis ils quittent le terrier maternel. L'espérance de vie de l'ornithorynque est de 10 à 15 ans. Le taux de mortalité naturelle est faible. Les principaux prédateurs sont les dingos, les serpents, les rapaces et... la circulation automobile.

L'originalité de l'ornithorynque se manifeste encore par son génome. Une équipe internationale a séquencé ce génome et publié le résultat dans la revue *Nature* le 8 mai 2008. Cette recherche fut faite dans une optique résolument évolutionniste : il s'agissait de comprendre quel pouvait bien être l'ancêtre de cet animal à la fois reptile, oiseau et mammifère. Le génome de l'ornithorynque compte environ 18 500 gènes, soit environ les 2/3 de celui de l'homme. La grande particularité du *platypus* concerne ses chromosomes sexuels. La plupart des organismes possèdent deux chromosomes sexuels, la femme, par exemple, possède deux chromosomes X et l'homme un X et un Y. L'ornithorynque en a dix ! En colorant les chromosomes, le généticien Frank Grützner, de l'université nationale d'Australie à Canberra, a observé que la femelle est caractérisée par une séquence XX XX XX XX XX, tandis que le mâle dispose d'une séquence XY XY XY XY XY.

Cependant, il manque, sur les chromosomes Y, le gène SRY qui, chez les autres mammifères, est un gène fondamental dans la détermination du sexe de l'animal. En revanche, l'équipe découvrit

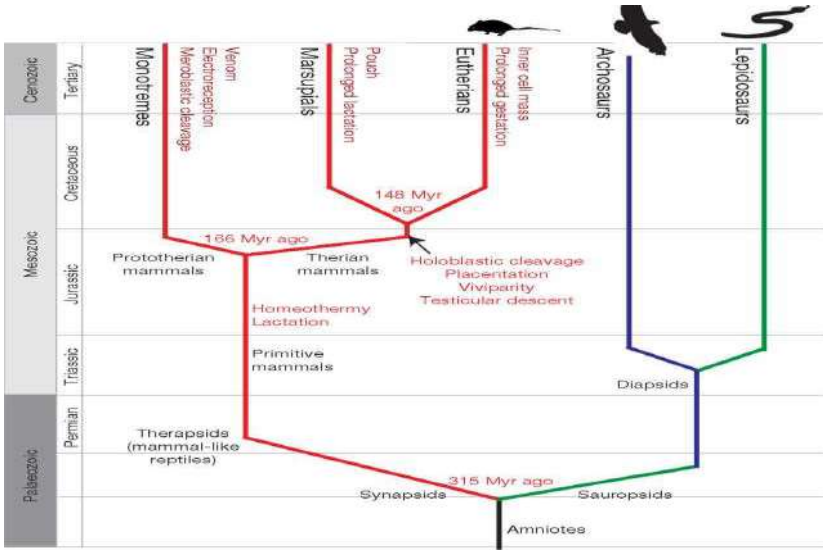
une autre étrangeté sur le génome : les séquences des chromosomes X varient en longueur et en structure. Les gènes des plus grands X ressemblent à ceux des mammifères, mais la séquence des derniers X dans la chaîne évoque l'ADN de l'oiseau et spécifiquement son chromosome Z². Le chromosome Z et ce chromosome X semblent posséder un gène appelé DMRT1 censé être le gène déterminant le sexe de l'oiseau. Les chercheurs ne savent pas encore si la protéine DMRT1 du *platypus* joue ici ce même rôle.

L'existence de l'ornithorynque constitue pour les évolutionnistes un véritable casse-tête ! Comment expliquer son apparition ? Comment classer cet animal dans la hiérarchie ? Comment expliquer sa présence exclusive en Australie, et même dans la partie orientale seulement de ce continent ? Les savants attendaient beaucoup de l'analyse du génome, mais celle-ci n'a fait que confirmer la nature composite d'un animal, à la fois mammifère, reptile et oiseau. L'article de la revue *Nature* de 2008 s'intitulait pourtant : « Genome analysis of the platypus **reveals unique signatures of evolution.** » Si nous mettons en caractères gras la seconde partie du titre, c'est pour souligner le préjugé évolutionniste du projet : il fallait à tout prix trouver dans le génome la « preuve » de son « évolution ». La classe des mammifères, quelque 5 400 espèces, est actuellement divisée en trois sous-classes d'importance très inégale. Les euthériens, ou mammifères placentaires, de loin les plus nombreux, comprennent environ 95 % des espèces. Les métathériens ou marsupiaux (dont les petits se développent dans une poche externe sur le ventre de leur mère) représentent pratiquement les 5 % restants.

La troisième sous-classe, celle des protothériens est l'ordre des **monotrèmes**, lequel ne compte que cinq espèces localisées en Océanie: l'ornithorynque et quatre échidnés, seuls mammifères à pondre des œufs et à allaiter leurs petits après éclosion.

² Chez les oiseaux, le mâle est ZZ et la femelle WZ.

Le grand problème est naturellement de trouver la place des monotrèmes dans la supposée évolution. L'article de *Nature* déclare : « Traditionnellement, les monotrèmes sont considérés appartenir à la sous-classe des mammifères protothériens, laquelle a divergé de la lignée des thérapside [mammal-like reptiles] pour conduire aux thériens et se divisa ensuite entre les marsupiaux et les euthériens... La divergence des monotrèmes de la lignée des thériens (marsupiaux et euthériens) eut lieu il y a entre 160 et 210 millions d'années. » Plus loin on lit : « Le génome du platypus, comme l'animal, est un amalgame d'ancêtre reptile et de caractères dérivés des mammifères. » Soit. Mais quelle preuve a-t-on de ces divergences de lignées datées avec une si belle précision ?



Dans un autre article de la même revue³, on peut lire ceci : « La comparaison avec les génomes des autres mammifères

³ "Top billing for platypus at end of evolution tree", *Nature*, **453**, 8 mai 2008, p. 138.

aidera à dater l'émergence des caractères distinctifs du platypus et à révéler les événements génétiques qui les sous-tendent. Par exemple, les mammifères sont définis par leur possession de glandes mammaires, qui chez la femelle produisent du lait. Bien que le platypus n'ait pas de mamelon, il produit du lait véritable — plein de graisse, sucre et protéines— que le jeune suce par une zone glandulaire sur la peau. L'analyse montre que le platypus a des gènes pour la famille de protéines du lait appelée caséines, qui forment un agglomérat ressemblant à celui des humains. Ceci est le signe que l'une des innovations génétiques, qui conduisit au développement du lait, se produisit il y a plus de 166 millions d'années, après que les mammifères se furent séparés des sauropsides (ressemblants aux lézards) qui sont à l'origine des reptiles et oiseaux modernes. »

Autant d'affirmations péremptoires qui ne constituent en rien une vraie preuve. Les échidnés et l'ornithorynque sont tellement uniques dans leur biologie, genre de vie, habitat, comparés aux autres mammifères, reptiles et oiseaux qu'il n'y a aucune raison de croire, en dehors d'une adhésion compulsive à la religion évolutionniste, que leurs ancêtres étaient différents de ce que sont les monotrèmes aujourd'hui. D'ailleurs, les fossiles découverts ne laissent apparaître aucune différence essentielle avec les animaux actuels.

Puisqu'il n'existe aucune preuve que les monotrèmes aient jamais évolué à partir de non-monotrèmes, il est sûrement plus logique de conclure qu'ils n'ont jamais évolué, mais que Dieu les a créés dès l'origine tels qu'ils sont aujourd'hui.

Peut-être est-il permis de voir dans l'ornithorynque une manifestation de l'humour divin : le Créateur n'aurait-Il pas éprouvé un certain plaisir à mettre dans l'embarras ces savants orgueilleux qui prétendent connaître la création bien mieux que Lui ?

COURRIER DES LECTEURS

De Monsieur A. P. (Bretagne)

Nous lisions ce matin, dans Isaïe 30, 6 : « Oracle sur les bêtes du Néguev : À travers une contrée de détresse et d'angoisse, de la lionne et du lion rugissant, de la vipère ET DU DRAGON VOLANT, etc. »

Sans doute des ptérodactyles qui auraient encore existé au temps d'Isaïe ? Et comme ils sont assimilés à des animaux malfaisants, cela renforcerait l'idée que les dinosaures ont été peu à peu éradiqués par l'homme et non victimes de la chute d'un météore. _____

De Monsieur X. B. (Hérault)

Une anecdote : alors adolescent, j'avais visité avec ma mère les grottes des Eyzies, le long de la Vézère, peu avant son confluent avec la Dordogne. Et par une curieuse coïncidence, nous nous sommes trouvés, à la sortie, séparés du groupe de visiteurs, à écouter le guide principal. Je me souviens très bien l'avoir entendu nous dire clairement : « Ne croyez pas à ces âneries sur les datations des différents âges préhistoriques supposés ; en réalité, « ils » n'en savent rien ! » Je m'étais dit à l'époque : c'est quand même étrange. Voilà un bonhomme payé pour répandre un certain message et qui nous annonce tout de go que c'est du boniment ! Voulait-il se décharger du poids du mensonge sur quelques personnes ?

**Aux courageux scientifiques d'aujourd'hui,
proches du CEP et de son esprit**

Hugaud Triomphe

À l'École, au "caté", enfant, j'ai récité :
 « L'Homme ? Singe bipède, ayant acquis Science... ;
 La Bible ? Allégorie : à prendre avec prudence... ;
 Dieu ? Lointain, pas ou plus... ; le temps ? Immensité... ».

Mais tel fait me parut un jour antidaté,
 M'amenant peu à peu, malgré moi, en silence,
 À douter : « N'y a-t-il pas là incohérence... ?
 Ces ans par milliards sont-ils la Vérité... ?

Est-on à ce point sûr de l'Évolution... ?
 Qu'Adam, Déluge... =¹ affabulation
 D'un peuple d'autrefois, de mythes amateur... ? »

Je lus lors, par « hasard », que certains scientifiques,
 Bravant Darwin, Teilhard..., au fait, clairs, vrais, logiques,
 Rendaient, humbles, hui², son rôle au Créateur...

*

*

*



Bulletin d'Adhésion et d'Abonnement

À retourner au CEP, Bât. 5, 41 rue Patenôtre,

¹ Prononcer : « égale ».

² Licence poétique, pour : « Aujourd'hui ».

78 120 Rambouillet (France)
Tél. 01 30 41 44 35 - Courriel : s.cep@wanadoo.fr

Nom : _____ **Prénom :** _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ **Ville/Pays :** _____

Adresse courriel (i-mel) : _____

Verse sa cotisation annuelle :

<input type="radio"/> Membre actif :	30 €
<input type="radio"/> Membre sympathisant :	10 €

S'abonne à la revue *Le Cep* :

<input type="radio"/> Abonnement France :	35 €	<input type="radio"/> Autres Pays :	40 €
<input type="radio"/> Abonnement de soutien :	50 €	<input type="radio"/> Étudiant, chômeur, etc. :	20 €

Fait un don de : _____ **Euros**

Reçu fiscal demandé

Soit au total la somme de _____ € (Euros)

Règlement par :

Chèque en Euros tiré sur une banque établie en France ou sur CCP

Virement sur le CCP du CEP (n°4 719 68 J, Centre : Châlons

(en précisant l'objet du versement)

IBAN : FR53 2004 1010 0204 7196 8J 02 372 BIC : PSSTFRPPCHA

Mandat postal international

Carte de crédit ou PayPal, sur le site le-cep.org